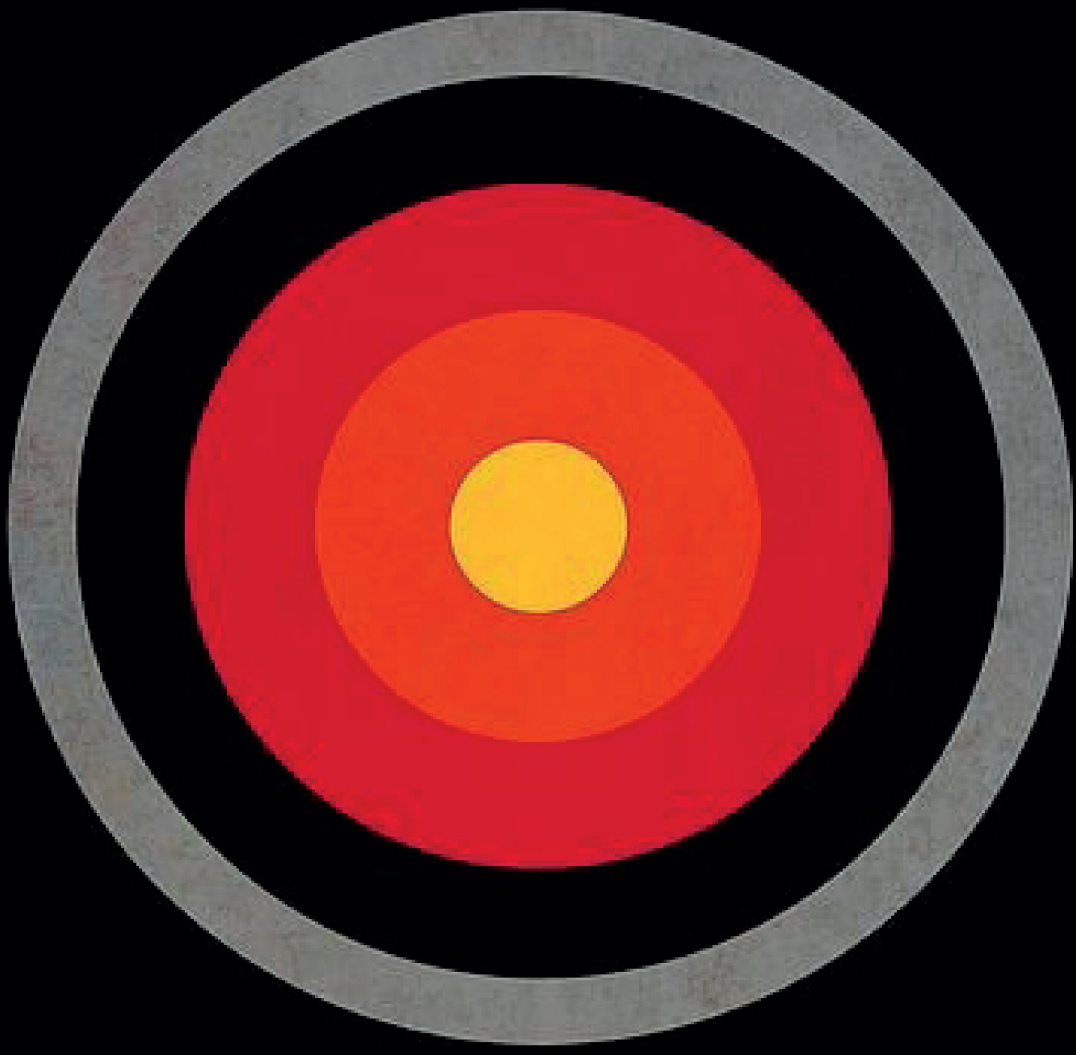

SPACE CAKE

DANIEL FOUCARD

Tu te souviens de Coralie ? La gamine ingérable, ultra violente, balafrant à tour de bras, la psychopathe qu'on avait collée à l'infirmerie de la colonie de vacances parce qu'on ne savait plus où la mettre, l'infirmerie avait aussi volée en éclats, seringues plantées dans les murs, flacons baignant dans leur jus, pansement déroulé au kilomètre, le refuge sanitaire transformé en zone de non-droit.

Les monos se demandaient quoi faire : l'attacher au lit ou la renvoyer illico presto dans sa famille ? Non, il fallait prendre le temps de lui parler, si possible de la soumettre. Pas simple de la réexpédier par transport au nom de sa dangerosité, une colo n'est pas un camp disciplinaire, ici on dialogue, les encadrants sont formés pour, leur patience contractuelle néglige l'exposition aux risques. Mais là, il fallait tout de même esquiver un tensiomètre qui vole, des radios tournoyant comme des frisbees, se prendre une étagère à roulettes transformée en tank, le tout dans un mélange de vacarme métallique et de mutisme car la gamine ne hurlait pas, ni n'accompagnait ses assauts du moindre gémissement.

Notre infirmière ne préconisait qu'une parade : la dope. On lui administrait un calmant en la ceinturant à deux ou trois, ce qui n'allait pas sans de houleuses discussions sur le dégoût suscité par de telles pratiques. Seule la tigresse semblait s'en accommoder et supporter ce traitement de choc après s'être mollement débattue, attendant son fix comme une délivrance.

Un jour, profitant d'une accalmie, ils ont ajouté un gamin fragile sur zone, avec une fièvre légère, un rien. C'était toi, tu te souviens ? La fièvre d'un vacancier supposait qu'on l'isole, les épidémies progressant vite sous les tentes. La tienne était pourtant imaginaire, comme souvent, somatique sans aucun doute, or le seul thermomètre qui avait échappé à l'ouragan Coralie indiquait de la température. Un rien, aussi nul que leur précaution sanitaire, car comment avait-on pu flanquer un compagnon de chambrée à cette folle furieuse ?

Personne n'imaginait alors que tu disposais de l'autre médicament miracle : tes histoires à dormir debout, encore plus efficaces que la piquouse. Toute la colo connaissait pourtant ton habileté à tenir en haleine tes camarades accrochés aux draps à l'heure de dormir, l'obscurité se peuplant de monstres drolatiques mais terrifiants pour une imagination cherchant à glisser progressivement vers le sommeil. Le plus souvent, il s'agissait juste d'un récit enjolivé de la journée qui te permettait d'insérer tes potes dans ton histoire, chacun attendait patiemment son rôle et était pris d'un fou rire quand il s'entendait se dépêtrer d'une situation à coups d'uppercuts et de balayages.

Tu allais importer cette astuce dans la zone de combat et elle suffirait à figer les assauts de ta nouvelle voisine de lit. Coralie n'avait qu'à se laisser aller, les bras croisés sous le menton, attendre d'entrer dans ton épopée, en héroïne. Elle s'entendait conduire un tracteur en wheeling dans un zoo frappé par la tempête, ouvrir une à une toutes les cages puis chevaucher un tigre, etc. La tornade psychotique de la veille, prête à recommencer son foutoir dès les premières lueurs du jour, se muait en petite fille attentive et hilare.

Les monos te demandaient : mais tu lui racontes quoi ? Trois fois rien, des histoires

de gosse bricolées avec des trucs débiles, presque sans début ni fin, un conte bâclé en deux minutes chrono. Reste qu'elle kiffait dorénavant son conteur particulier au point qu'on te l'aurait bien confiée le restant du séjour puisque le calme régnait sur une infirmerie dont tu devenais le garant.

Cet exil sur zone ne t'a pas déplu : tu disposais d'un lit souple dans un bâti en dur, distrayais une fille complexe qui raffolait de ton bagout, te rapprochais de la direction du camp et d'une infirmière attentionnée secouant son thermomètre sans conviction. La planque rêvée pour un gosse fragile qui abhorrait les ballades obligées dans les fougères et les veillées aux chansons chiantes. Tu narrais façon Living Theater dans une odeur d'alcool à 60° pour qu'on te foute la paix.

Un roman est une histoire que raconte un personnage aux autres personnages.
Philip K. Dick

On va refaire la même chose.

Ton esbroufe nous servira aujourd'hui à convaincre, pas séduire, seulement convaincre. Cette fois, pas besoin d'impliquer tes auditeurs dans le récit, inutile de les caresser dans le sens du poil, tu as quelque chose à leur dire qui ne va pas de soi. Abrutis-les, déroute-les, je me charge du contenu, tu es mon interprète, moi le souffleur et toi l'acteur. Ta voix est assez belle, un rien nasillarde mais quand même tonique, mes idées y trouveront la teneur dont elles ont besoin. Nous allons déconcerter grâce à ton art si singulier de raconter des histoires extravagantes qui fonctionnent. Je te garantis que personne ne contestera notre thèse aussi baroque soit-elle. Sans exagérer, je peux affirmer que cette joute oratoire est gagnée d'avance, même s'il nous faut réussir à scotcher quatre personnages incontournables de la scène intellectuelle européenne qui nous font face et nous écoutent.

Si tu acceptes cette mission inconfortable, en tout cas pas dans tes habitudes puisque là c'est moi qui donnerai le ton, on fera œuvre utile, vraiment. Si c'est non, je l'accepte à ta place, ne crains rien, j'insiste, tu risques quoi dans l'affaire ? Nous sommes adultes et avons deux trois références, un pedigree même, donc on se fout des coupeurs de cheveux en quatre. Ton statut d'agent culturel est attesté, il te reste à bluffer les meilleurs d'entre tes collègues à coup de déclarations intempestives car on n'avance dans ce milieu qu'à cette condition. Quand une occasion comme celle-là se présente il n'y a pas à hésiter. Un blanc dans la conversation et bim, tu envoies ta première strophe, la nôtre. Tu verras, ils se figeront dans une espèce de stupeur, ils soupèseront chacune de tes paroles parce que l'oralité mobilise toutes les attentions, tu seras seul aux commandes, une fois de plus. Allez.

La scène se déroule dans un cocktail, plutôt un vernissage, un groupe de cinq personnes disposées en cercle, dont toi. Tout autour, des visiteurs cherchant à s'inscrire dans les discussions des petits groupes qui collent au buffet tandis que le tien affiche complet. Vous échangez des amabilités et des vannes depuis dix bonnes minutes, trois à tenir un verre en main, les deux autres semblent n'avoir hypocritement soif que du regard

des curieux. Vous êtes intimidants, surtout eux quatre, leurs noms sont prononcés en sourdine par ceux qui espèrent attirer leur attention en les montrant du doigt. Tu te trouves donc dans le cercle des importants, ton blanc cass, bu aux trois quarts, t'étourdit doucement et t'affranchit d'une timidité qui te rend ordinairement incapable d'entamer une discussion à plusieurs sans trembler. La tranche de cake dont tu viens de te saisir de l'autre main donne le signal de notre petit happening théâtral : tu vas parler.

Ton public n'est plus une chambrée, il serait idiot de rouler des mécaniques en mode : je suis le conteur du soir, laissez-vous aller. Ces quatre fantastiques sont des prescripteurs réputés, ordinairement on les écoute eux d'abord et on frémit d'avoir à les reprendre, mais surtout, ce sont des adultes rodés à toute forme de palabres, d'effets de manche et autres maïeutiques de comptoir. Souviens-toi que les ados ont commencé à ne plus écouter tes comptines enivrantes quand ils n'ont pas exigé que tu la mettes en veilleuse à vingt-trois heures passées de cinq minutes. Pourtant personne n'ignore que jouer des coudes en société revient d'abord à se faire entendre. N'importe quel porte-flingue, n'importe quel lascar ne dégaine qu'après avoir apostrophé, charrié puis finalement insulté sa victime. L'oralité implique toujours une forme de violence, il y a ceux qui parlent et ceux qui se taisent.

Le combat se gagne toutefois en plusieurs manches. Du reste, les beaux parleurs savent qu'on les guette au tournant et se hâtent de changer de public quand ils sentent le vent tourner. Seuls quelques rares gourous savent captiver puis embrigader, j'en ai vu quitter un dîner mis en coupe réglée sans avoir trouvé le moindre contradicteur quel que soit le sujet abordé. C'est le défi que tu dois relever ce soir. Tu devras te faire passer pour un spécialiste sans spécialité, champion des causes négligées, un embobineur de première. Souviens-toi de toutes ces soirées conviviales où des donneurs de leçon, assis sur le rebord du canapé et parlant fort, semblaient n'avoir été invités que pour déplier d'interminables rhétoriques devant des captifs n'osant rien dire. Toi tu osais, insoumis chronique, tu trépignais d'impatience avant d'allumer ta mèche : c'est pas faux ! Le compliment poli était le prélude à un enchaînement explosif car la tiédeur de ta propre formule avait bizarrement quelque chose d'humiliant pour toi. Tu étais et tu restes timide mais pas tiède du tout. Embrayant sans qu'on t'ait rien demandé, tu t'excitais tout seul, déployant un éventail d'arguments bidons en vue d'exaspérer l'imposteur, votre échange prenait des allures de lutte au couteau puisque tu assénais aussi quelques insultes décourageant toute conciliation. Véhément, hystérique, tu paraissais même fort physiquement, on te sentait capable de taper, de renverser les meubles, de hurler un manche à la main, donc personne n'en rajoutait.

À l'inverse, c'est toi, ce soir, qui vas devoir jouer les hâbleurs, on verra comment eux réagissent. Oublié le conteur pour enfants ou l'ado devenu violent, te voilà mature. N'aie pas peur de te montrer un rien agressif, au besoin, mais sans colère cette fois, il faut rester dans les cordes, ici on ne crie pas. À toi de trouver le bon dosage entre le persuasif et le vindicatif, domine-toi, ne te laisse pas embarquer par l'émotion, tu ne les impressionnerais pas. Quand j'y repense, comment le charismatique raconteur d'histoires a pu évoluer vers cette violence arrivée à l'adolescence ? Qui t'a donc appris à abuser de ta voix tonitruante quand une discussion tourne à l'aigre ? Tu as figé un bar de nuit et ses serveurs après une altercation avec un client, cinquante personnes tournées vers toi sans un mot, écoutant ta prose, comme dans un film, tu te souviens ? Si tu refaisais un coup comme celui-là dans ton expo ce serait la fermeture directe, tu pourrais courir après les articles et les financements. Ce serait trop con de gâcher la fête. Supporter la contradiction s'apprend aussi, tu sais, on ne cherche pas automatiquement à te dominer, ni à te soumettre quand on n'est pas d'accord avec toi. Rappelle-toi que le seul remède à tes vociférations était de surprendre ton orgueil, exactement comme tu le faisais pour le compte de tes petits camarades campeurs ou Coralie, en te citant en début de phrase, en exergue, moyennant une formule du genre : comme tu le disais très justement l'autre soir !

Là, le contradicteur pouvait dérouler tranquille durant dix bonnes minutes devant ta mine rouge de colère mais comme domptée.

N'oublie pas d'importer cette astuce à ton profit ce soir car tes quatre auditeurs l'attendent pour leur compte, pense à les citer, ils pourraient se vexer en cas contraire, on n'achètera leur silence qu'à ce prix. Avec eux, prépare-toi à jouer dans une toute nouvelle catégorie, ce sont des cracks, tu dois faire des manières, cajoler leur prestige médiatique. Mentionne-les, même oppose-les au besoin, fais-leur comprendre à quel point leur présence t'a semblé indispensable en ce lieu. Tu les as googlelisés, tu ne peux évidemment pas le leur dire, surtout parce que tu es censé les avoir lus. Slavoj est philosophe, essayiste, ne rechignant pas à débattre sur les plateaux télé à coups de calembours sur la lutte des classes, sinon cinéphile obsessionnel comme tous les néo-intellectuels et souvent à Paris ; Julia est psychiatre, linguiste réputée, romancière discrète, pas bavarde, mais polygraphe ; Natacha est journaliste, issue d'un milieu médical, très écoutée et redoutée, la douceur de ses traits contraste avec son franc-parler à réaction ; Bipin est originaire de Delhi, son nom signifie *forêt* en bengali, il est économiste à Londres et n'a de cesse de bricoler des formes de micro-crédits et autres recettes alternatives. Le hasard des groupes qui se forment et se défont dans les cocktails a voulu que vous vous retrouviez ensemble. Ils sont connus, ce n'est pas ton cas, or ils te savent initiateur de cette exposition sur le phénomène blockchain, donc te prennent pour un sociologue, peut-être un informaticien, un geek, peu importe, le sujet les concerne. Une table ronde, au propre comme au figuré, est installée au milieu de la salle principale, cerclée de micros filiformes faisant chacun face à une chaise design. L'assistance est invitée à y prendre place pour entamer le débat, sachant que Julia, Slavoj, Bipin et Natacha y seront espérés en priorité.

L'exposition est hype, comme on dit, on s'y bouscule, la com a fait son boulot, vous avez placardé un dossier de presse enthousiaste à l'entrée alors qu'on vernit aujourd'hui même. Cette espèce de showroom numérique montre pourtant un peu n'importe quoi car il n'y a quasiment rien à voir sur le sujet. Une jolie courbe parcourant un mur en forme de crêtes montagneuses est du plus bel effet, tu ne t'en es pas privé, mais l'alibi visuel tient surtout en deux trois machines qui tournent dans des recoins savamment éclairés d'où émergent des panneaux pédagogiques. Joli, attractif, de quoi ironiser sur la vacuité de l'ensemble, ce dont tes compagnons de buffet ne se priveront pas s'ils ont pris le temps de faire un petit tour dans ton bric-à-brac. Tu le sais par avance et ne devras donc en aucun cas t'en offusquer, sache que chacune de leurs critiques ne visera qu'un objectif : tirer la couverture à soi en se donnant des airs intelligents, sauf que tu as l'intention de prendre les devants et de leur parler de tout autre chose.

Car nous avons un plan, un vrai tour de passe-passe, nous allons monter un cheval de Troie, aussi simple qu'inattendu, en faisant sonner le tocsin de la célébration culturelle. Le contexte est favorable puisque la nouvelle manie de vouloir tout célébrer à coup de chiffres ronds est la marque de notre époque, le centenaire de ceci, les trente ans de cela et le millénaire d'un machin quelconque. Taguer ainsi l'historique de la mémoire collective est louable mais n'est qu'un prétexte, le projet reste d'abord de dénicher du festif, on fait même converger la tune des institutions à cette seule condition. Tu viens d'éponger les ultimes gouttes irisées de tanin du fond de ton verre donc tu peux donner dans le festif, toi aussi.

Profitant d'une pause dans les ricanements, tu dis : Vous avez vu que nous fêtons

les cinquante ans de 2001 : A Space Odyssey.

Silence.

Ils n'avaient pas noté.

Qui avait noté ? Les cinéphiles, les amateurs de science-fiction et les geeks oui, mais sinon ? Slavoj est certes cinéphile, or on sent tout de suite que cet opus ultra techno n'est pas sa tasse de thé. Les trois autres connaissent et l'ont vu, Bipin sur tablette, Julia et Natacha en salle. Il serait douteux d'imaginer que ces intellectuels mettent une alerte anniversaire sur leur pad concernant tous les succès de la MGM, pourtant, qui ne connaît pas le 2001 de Kubrick ? Sa popularité est délirante, démesurée, compte tenu de son dénouement opaque et ses silences soporifiques qui en font un monument d'incompréhension pour le public. Ce film, dont on placarde le titre en ne retenant que ses quatre chiffres, est aussi connu qu'une bouteille de Coca et certainement beaucoup plus que la pochette de Sgt Pepper's qui date de la même époque.

Regarde Lorris, tu y vas, quoi, une à deux fois par semaine pour faire tes courses. Lorris, Centre-Val de Loire, Loiret, Gâtinais, environ 3000 habitants et métropole du canton du même nom. Une halle en bois reconstruite au quinzième et des orgues du seizième et un hôtel de ville Renaissance pareil, patrie d'un Félix du Temple précurseur de l'aviation, d'un évêque de Bayeux, mais surtout de Guillaume de Lorris auteur du premier best-seller de l'histoire de la littérature profane occidentale : *Le Roman de la Rose*. Aujourd'hui subsistent quelques commerces et un musée national de la Résistance où se sont exprimés ton oncle et ma maman pour transmettre aux jeunes générations une certaine idée de l'héroïsme. Il y a aussi un Intermarché, taille moyenne, son coin presse et son recoin films, ses jaquettes empilées avec inscrit dessus le nom des daubes les plus commerciales du cinéma. Au beau milieu : 2001 itself. Tu prends le boîtier, relis douze fois la jaquette, le secoues pour voir s'il y a un truc dedans et réalises que le space opera le plus abscons de l'histoire est en vente à côté du nanar des nanars : *Transformers*. Quel client devrait, moyennant neuf boules environ, ramener chez lui ce produit exotique ? Qui est prêt à s'infliger l'énigme psychédélique de Kubrick Productions si ce n'est pour fumer son splif, le regard embué ? Qui ? Tu voudrais poser ta chaise devant le rayon pour surprendre l'acheteur, sinon enquêter auprès du service marketing de l'enseigne puisque ses commerciaux n'hésitent pas à diffuser cet ovni dans leur chaîne de magasins.

Ce film est connu comme étant hors norme, hors ciblage et paradoxalement tous publics, nous savons donc que nous allons tenir en haleine nos quatre lettrés médiatiques, probablement inquiets de la ghettoïsation des élites, qui se garderont de snober un item aussi ancré dans la culture populaire. L'objet du délit date de 1968 et semble pourtant de toute première fraîcheur, un comble tant le spectateur ordinaire considère vieilles les productions excédant dix ans d'âge. On peut encore revoir *King Kong* et *Metropolis* ou, plus proches, *Jaws* et les premiers *Star Wars*, mimer moult scènes en famille avant d'envoyer le fichier, mais ces films-là sont des blockbusters avant la lettre, avec leur cahier des charges scrupuleusement observé : action, émotion, action, émotion, le tout soutenu par un scénario limpide, rien à voir avec ce délire visuel vaguement narratif sans la moindre baston. Alors si, une petite au début du film, autour d'un point d'eau, mais alors paléo et vraiment minuscule.

Reprends du gâteau.

2001 : A Space Odyssey devrait être, dans le meilleur des cas, une lubie d'ufologue, un monument cinématographique restauré par du mécénat d'entreprise, accessible gratuitement en ligne pour les chercheurs, or c'est une icône pop, un incontournable, un mème à s'acheter à prix coûtant. Il est le chef-d’œuvre que vous devez avoir vu et d'ailleurs que vous avez vu, ce qui n'est pas une mince performance puisque ni produits dérivés ni HAL challenges n'ont contribué à vous y coller, le mythe s'est élaboré tout seul, franchissant allègrement les époques et leurs immanquables mutations du goût. Ce que vous avez aimé, que vous aimez et que vous adorerez faire aimer est une attraction

foraine placée à la fois sous l'égide de Nietzsche et d'Asimov, bizarrerie cérébrale inaugurée quasiment hier soir sur l'air du Beau Danube bleu. Pure uchronie, presque un gag, mais rien n'y fait, une certaine forme de respect lui est accolée.

Restent ceux qui n'ont pas aimé le film, ont badé devant cette aridité psychologique sans pleurs ni aveux terribles ni crises de nerfs. Pas un traître à se mettre sous la dent, pas un salaud, encore moins une garce. Nul chantage, nul harcèlement, pas de magouilles. Du sexe et de l'érotisme ? Rien, aucune allusion, pas d'échangisme en lévitation, pas de quoi fantasmer, le désert lubrique. L'émotion n'est donc pas au rendez-vous. Même la scène où l'astronaute Dave pompe une à une les cases mémoire d'un super ordinateur suppliant n'a provoqué qu'un vague trouble chez quelques spectateurs assoupis. Parmi ceux-ci, les trop et les pas assez. Trop sérieux, pas marrant, pompeux, pensez : *Ainsi parlait Zarathoustra*, trop lénifiant, trop implicite, lourdingue, du symbolique à la tonne, du lyrique à deux balles, donc des effets planétarium Disneyland complètement décalés. Trop cours de philo pour les nuls, assez convenu tout compte fait. Sinon, trop cash, beaucoup trop compartimenté, pas assez de nuances, de glissements, pas assez d'aspérités, de couches, de motifs, pas assez de mots, aucun cri, pas de ruissellement, pas le moindre bruissement de feuilles. Nulle trace de petites bestioles, de nanorobots ou de pluie digitale, que du palpable : des primates et des hommes et des vaisseaux. Aucun objet accrocheur de souvenirs tel une table bancale, une assiette ébréchée ou une robe de chambre élimée, rien qu'un verre en cristal qui se brise sur un carrelage laiteux après deux heures de film.

Manquent les éclats, les excès accrocheurs et la violence. La parabole est maîtrisée dans le moindre détail, dosée, planifiée, quantifiée comme une campagne de la Nasa. Pas gore, évidemment, pas trash pour un sou, même pas une allusion à du sordide, le Stanley se salira un peu plus dans le film suivant. On l'a dit : pas de bagarre, ni bastos qui sifflent en picorant le décor, encore moins de rayon laser, un comble pour un film de science-fiction. Et puis, pas assez radical dans la forme même, trop de concessions au coût et au goût du Cinémascope. Même toi, tu as un peu ce sentiment, avoue-le, toi qui supportes sans sourciller les films fleuves de Warhol, qui t'extasies devant les premiers films lettristes, ayant même applaudi un film sans pellicule de Dufrêne à Beaubourg, qui kiffes les found footage de Martin Arnold, les *Joli mai* et les *We are the Lambeth boys* et les *British Sounds* et les Hanoun en super 8 et les installations à quatorze écrans et les longs panoramiques Huawei de tes potes en vacances.

Avoue que tu es gêné aux entournures, que tu préférerais afficher une rareté, un film de barge total, voire une daube, plutôt que cet opus intelligent plaisant aux gens intelligents comme aux autres. Ton snobisme te fera ici défaut, tu ne verras pas tes auditeurs se pencher sur leurs machines pour extraire un iota d'info sur l'étrange titre de film que tu viens d'extraire d'une chronologie pop kitsch. Cette fois, tu devras faire l'apologie d'un chef d’œuvre indiscutable devant tes quatre examinateurs, sans la moindre réserve, ni sur la forme ni sur le fond, qui reste tout de même à élucider. Loin de te contenter de valider ce que d'autres ont déjà dit, tu avanceras une certitude des plus incongrues, celle qui veut que 2001 : A Space Odyssey est absolument, résolument, définitivement inégalable, par quelque cinéaste de génie que ce soit, par personne, même avec la meilleure des volontés et tous les moyens disponibles, ce pour huit raisons.

Huit.

Si, reprends une tranche, ne te gêne pas.

Première réaction prévisible de l'auditoire : inégalable, pourquoi pas, c'est subjectif, mais bon, pourquoi pas. Non, attendez, tu leur dis que 2001 est techniquement inégalable, mécaniquement inégalable, esthétiquement, artistiquement, commercialement inégalable, à cause des multiples conditions rassemblées lors de sa réalisation et qu'on ne pourra plus jamais retrouver. Le comparer à toute autre production est une totale absurdité pourtant on ne s'en prive pas : Beaucoup mieux que 2001 ! Kubrick surpassé ! Le vrai chef

d’œuvre de la SF vient d'arriver ! La 3D a laminé la Super Panavision de Kubrick ! Sinon, on n'hésite pas à l'utiliser comme produit d'appel : Le 2001 du film de vikings ! Le 2001 de la comédie musicale ! Le 2001 du film à thèse ! Oui, ce film est bien l'étalon préféré de la critique, mais alors pas un mètre-étalon puisque totalement élastique celui-là. Ils se gourent, ils ignorent tout des raisons, des fameuses huit raisons depuis ce soir, qui en font un objet unique et incomparable.

Huit. Le chiffre fait peur, je sais. Nous sommes deux, ne crains rien. Tu n'es plus à l'école, ni même sur les bancs de la fac, il n'y a pas trois raisons impératives, trois seulement, comme d'hab, voire une seule, monolithique, il y en a huit. Beau challenge rhétorique, tu aimes les challenges, non ? Je sais que tu n'as même pas la première d'entre elles en magasin, or c'est là le sens de notre union, je t'aiderai au début et tu verras que les suivantes viendront à la chaîne. Tu penses qu'une tirade en huit points est beaucoup trop longue, mais pas du tout, il y a des techniques pour faire serré, par exemple en additionnant trois raisons en une seule phrase. Si le chiffre te donne le vertige sache que ton auditoire a le vertige aussi, il attendra sagement que tu nommes toutes tes lois avant de formuler quoi que ce soit. Chacun essayera sûrement d'accrocher l'une d'elles au passage, d'y glisser son petit bémol, tu devras refuser d'y répondre et enchaîner directement sur la suivante en haussant le ton si nécessaire.

Ne laisse aucune place au dialogue, ton discours est délirant, à quoi bon chipoter sur du délire, rends-le agressif, domine ton sujet. Plus tu navigues en eau trouble, plus tu dois faire paraître le contraire. Utilise ton corps, expose chaque point en les matérialisant avec les doigts. Brandis ton pouce, fais-le tourner pour que personne ne le manque, dis : Premièrement ! Commence ton addition par un éclat de voix. Premièrement : 2001 est un aimant ! Non, recommence, n'envoie pas ta phrase avec ce léger sourire qui t'accuse, tu dois donner l'impression d'être en colère, outré, scandalisé comme quelqu'un qui serait sûr de lui. Personne ne t'a encore contredit, aucune raison de s'énerver, mais c'est en paraissant speed dès le début que tu pourras rester calme par la suite. Nous corrigeons l'histoire, nous servons la sagacité universelle et populaire, alors accroche-toi aux branches, oublie un peu ta timidité et ces airs de ne pas y toucher car personne n'attendra les sept raisons suivantes à ce tarif. Dans un sens, l'important est d'abord de te persuader toi-même.

Attends, avant de commencer, petite précaution d'usage, ne nous explique pas ce qu'est un aimant, s'il te plaît, pas cette pirouette archiconnue, redéfinir un mot pour assommer l'adversaire ne sert à rien, du moins, n'use pas de cette pédanterie pour entrer en scène. Tu te souviens de la crise des banlieues avec tous ces bouffons prenant leur plus belle plume pour nous rappeler que banlieue signifiait *mise au ban du lieu* ou *lieu d'une mise au ban*, j'ai oublié tellement c'était con. Pas d'entourloupe du même acabit, s'il te plaît. Évitons les assauts d'érudition, nous n'avons aucunement intérêt à convoquer l'étymologie, surtout devant ces quatre-là, on n'est ni dans un colloque ni sur un plateau télé. *Aimant* n'a pas été assez utilisé pour qu'on l'ait galvaudé, il n'a aucun sens caché, aucune signification oubliée, rien à célébrer, inutile de troller la discussion. Un aimant, on sait tous ce que c'est et l'image qui s'impose en premier est un objet irrésistiblement aspiré par une surface plane, donc on voit tout de suite l'analogie avec l'attraction hypnotique d'un film projeté sur un écran plat.

Tu te souviens de Lisa ? Ta petite fiancée, la première, la toute première. Armé d'une précocité qui te fera cruellement défaut par la suite, tu l'embrassais à l'âge de cinq

ou six ans et devant public. C'était sur la plage, une audience d'une dizaine de gosses surexcités, Lisa et toi en position de gladiateurs, chacun à quatre pattes l'un en face de l'autre et prêts à foncer la bouche droit devant, aimantés par un baiser d'un millième de seconde, un smack, provoquant l'hilarité générale. Quel toupet, quelle débauche, la classe. Mais pas du goût de la plus coinços de toutes les monitrices de l'histoire, illico informée par un délateur en tricot, estimant que ce non-baiser méritait vite une sanction, car de la même manière qu'on passe automatiquement du cannabis au trait de coke, vous seriez passés à l'acte sexuel dans la foulée. Lisa et toi avez pris chacun votre fessée avec force invectives. Leçon retenue : smack égal correction, un obstacle dorénavant, du barbelé, une montagne. Il t'a fallu attendre longtemps avant de célébrer ton deuxième baiser, avec la langue cette fois et sur le coup des quinze ou seize. Putain de colonie de vacances, tu triomphais à l'infirmerie et t'endettais sur la plage.

La mono a fait du dégât, peut-être a-t-elle créé toute seule un pétochard du sexe, au moins un timide, pour ce qui est de Lisa, je ne sais pas. L'autre jour, tu me disais que cette raclée inaugurale sur la plage d'Oléron n'avait en rien influé sur ta timidité sexuelle, mais que, plus prosaïquement, tu préférais te préserver. Je repense beaucoup à ta formule : ni donner, ni prendre, seulement garder. Je n'ai même pas osé répondre : Mais garder quoi ? Préserver quoi ? Tu m'as souvent raconté, comme d'autres dresseraient le bilan de leurs conquêtes, les histoires de toutes ces filles t'ayant mis des râteaux. Loin d'en souffrir, tu semblais à chaque fois en tirer une satisfaction obscène, essuyant l'affront avec désinvolture mais non sans rougeur, avant de filer chez toi pour chausser ton casque et y balancer une electro ultra dansante, hymne à un pétard mouillé presque voulu. Tu m'as également dit avoir multiplié les dragues à une époque, inventant n'importe quel prétexte pour aborder la plus inaccessible des meufs de la récré, technique ayant fait un bide total conformément à tes plans, d'autant qu'un timide s'improvisant dragueur est facile à rembarrer. Trente à quarante râteaux par rentrée scolaire te mettaient en joie.

Es-tu si sûr que la fessée balnéaire n'a pas laissé de trace ? C'est ancien, je sais, environ cinquante ans, donc de quoi célébrer un cinquantenaire du cinéma des cinémas, or l'ancienneté des faits est justement ce qui impacte le plus la suite du programme dans ce domaine, tu le sais. Pas étonnant qu'on se retrouve avec un célibataire aux aguets maintenant, quoique, les aguets même pas, on dirait que t'en as rien à foutre. Les rembarrés s'accrochent un peu plus en général, ils discutent, négocient, je ne dis pas qu'ils obtiennent gain de cause mais ils essayent quelque chose. Aucun effort de ton côté, tu préfères commenter orgueilleusement le râteau : Merci de ta franchise, de toute manière on ne va pas ensemble ! Bon d'accord, mais on se demande alors pourquoi t'es venu l'emmerder ? Ton manque d'appétence pour la gaudriole a les fesses encore rouges.

Je connais des gens à qui tu pourrais parler de ce problème, dis-toi que la solution n'est pas dans la techno, en tout cas, pas encore. Je repense à ce que tu m'as dit : un jour, tu amènes ta copine, comme quoi il y en a eu, voir 2001 dans un cinéma d'art et essai. La projection déclenche en toi le même choc que d'habitude, tu titubes quand vous vous retrouvez dehors, avec regards dans le vide et indifférence aux choses, aux palots d'usage, par exemple, au verre à prendre au bar du coin en se donnant la main, au point de prendre congé sur le champ avec des : On se rappelle ! Message reçu cinq sur cinq. Et tu prétendras t'être fait larguer. Rembarré, largué, bâché, basé, tu n'as que ces mots à la bouche.

L'aimant dont tu vas nous causer ici n'a lui aucune dette envers quoi que ce soit, parce que son allure métallique, lisse, inerte, ne doit qu'à la force mystérieuse l'animant. Le célèbre monolithe de 2001 a un aspect parallélépipédique de couleur noire, légèrement luisant, à l'opposé des modes décoratives de 1968 lui préférant les couleurs vives et les plexiglas. Clarke voulait que l'objet soit transparent et il le sera dans son livre écrit juste après le scénario original, mais Kubrick a préféré lui donner de la densité, une impénétrable solidité, aussi légère et flottante qu'un aimant, car on se représente toujours

cet ustensile en lévitation, parfois au bout de chaînes arrimées à une grue. Dans leur film, il attire tour à tour les primates, la communauté scientifique, l'astronaute solitaire puis finalement la caméra dans l'antépénultième plan. Il les aimante mais les tient aussi à distance, on ne l'approche qu'avec crainte, en tout cas avec mille précautions. Il peut soudainement annuler son effet en inversant les polarités. Plus aucun film n'osera user d'un mécanisme aussi limpide pour aspirer ou repousser son public.

Tes interlocuteurs du jour n'ont pas de prise sur cette paroi, tu le vois dans leurs yeux, aucun ne peut dire : Non, absolument pas, ce film n'est pas un aimant ! De quoi il aurait l'air ? C'est l'avantage de réifier une formule, la faire tenir sur un ustensile. Si tu avais dit que 2001 était un savon, l'effet aurait été le même. La seule issue, pour ceux qui viennent de t'entendre, est d'attendre l'explication, car ils voient un mec très sérieux qui a le pouce levé et le poing ferme, n'ayant pas peur de pérorer devant leurs mines hautement diplômées. Tu tiens la première raison, il en reste sept. Tu vois, on a fait vite. L'important est que ton propos soit vraisemblable, on peut même dire que la vraisemblance sera notre bouclier, restons crédible à tout moment sans avoir à déballer sources et notes de bas de page. Pas d'extravagance ni de mensonges non plus, on dit souvent : Plus c'est gros plus on gobe, pour une embrouille peut-être, pour la drague peut-être aussi, mais pas devant quatre blasés des fumisteries les plus diverses. Avec ceux-là, on n'en rajoute pas, on retire, on soustrait, on ne travestit pas, on les respecte. Et puis, étonner ne veut pas dire filouter, ce que tu avanceras tiendra la route et s'accompagnera d'un accord tacite de leur part car ils estimeront que l'essentiel viendra sûrement un peu plus tard dans le discours. L'intellectuel médiatique t'écoute toujours avec une attention feinte censée te rappeler que tu n'as rien à lui apprendre, il te laissera donc parler. Si on s'arrange tous les deux pour rester vague mais plausible, l'écoute sera captive.

La vraisemblance, parlons-en. 2001 est montré pour la première fois au public américain le 27 septembre 1968. Depuis lors, cinquante années de libertés, de trouvailles, d'audaces, de génie, de folie ont autorisé toutes les réalisations suivantes à s'affranchir du bric-à-brac sixties ayant ébloui le public de l'époque. Soit : des milliers de réalisateurs méticuleux et des dizaines de milliers d'effets spéciaux toujours plus réalistes, des centaines de producteurs ne regardant pas à la dépense, encouragés par les distributeurs se pourléchant par avance des profits engendrés par le genre SF. Des publics toujours plus connaisseurs ont attendu des trucages toujours plus éblouissants, du motion control et du compositing à la pelle, pour y croire et s'y voir, faisant de la science-fiction cinématographique le lieu même du réel augmenté. Tu comprends bien ce que je veux dire : ces publics ont voulu y croire et non pas halluciner.

À chaque fois qu'un film s'est un tant soit peu éloigné de ce réalisme, à coup de cliffhangers exagérément longs ou de super héros indestructibles, il a fait s'évanouir toute possibilité d'égaler 2001 puisque l'opus de Kubrick est lui resté très vraisemblable. Pas une critique de l'époque, pourtant dans l'ensemble assez hostile, n'a osé déboulonner scientifiquement ce spectacle ahurissant : centrifugeuse géante, toilettes en apesanteur avec mode d'emploi inscrit sur la porte, bonbonne quadripode aux ailerons manquants, ordinateur 100% infaillible, etc. Les journalistes ont moqué le contenu, ironisé sur la pompe, mais jamais parlé d'extravagance. Même le public a tenu pour équilibré et vériste un film dont il n'a finalement retenu que la confusion. Pas étonnant que la rumeur ait ensuite attribué le tournage, en studio, de l'authentique premier pas d'un astronaute de la NASA sur la lune à Stanley Kubrick. Aucun nouveau film ne parviendra à faire voyager son public dans une épopée interstellaire avec cet art de la retenue, proche du film pédagogique tels ceux qu'on voit dans les planétariums et avec cette élégance mêlant de belles images à une incompréhension absolue. 2001 c'est la science sans preuves, presque exactement notre projet.

Notre deuxième argument m'inspire une remarque, je te l'expose vite fait. Et si, un jour, le goût commun en cinéma ou tout autre art se polarisait en deux critères, deux

camps distincts quasi inconciliables, celui du vraisemblable et celui de l'invraisemblable. D'ordinaire, l'usage veut qu'on ventile genres, styles et esthétiques, par exemple : d'un côté les films commerciaux, de l'autre les intellos incluant l'avant-garde. Mais si la ligne de partage passait entre ce qui est plausible et ce qui est extravagant, alors un film expérimental en super 8 tourné dans un squat serait peut-être à ranger dans la même catégorie que le *Duel* de Spielberg ou le *Benjamin Button* de Fincher. Note que ce film, où Brad Pitt naît vieux et rajeunit en vieillissant comme s'il se retrouvait dans la troublante pièce blanche de 2001, est aussi vraisemblable que possible car seule Cate Blanchett paraît être informée de son évolution à rebours. *Les Oiseaux* de Hitchcock sont aussi crédibles dans leur pétage de plombs que les combats délirants vus dans *Inception* qui ne sont que des rêves assumés. A côté, ceux des films de John Woo ou le bâclage de *Transformers* sont purs infantilismes. Ainsi, je verrais bien deux esthétiques s'opposer chez les historiens de demain et évidemment 2001 figurerait dans la même colonne que le très réaliste *Chelsea Girls* de Warhol. Imagine aussi les tableaux de Nicolas Poussin classés avec *Quatre amants dans l'placard* et les livres de Vian d'un côté, celui de l'invraisemblance évidemment, *L'amour fou* de Breton avec les monochromes de Klein et le *Commissaire Moulin* de l'autre.

Tu me l'as dit toi-même, les années soixante sont celles d'une reconquête de la réalité crue, du dirty, alors qu'on n'en retient rétrospectivement que les délires utopiques et leur immanquable désillusion. Il faut relire les livres de l'époque, même revoir les films new-yorkais, parisiens ou tokyoïtes pour y retrouver l'obsession, la seule obsession : vouloir élucider la complexité ambiante, montrer ce qu'on cachait sous un voile pudique, défaire l'emballage des apparences. Les passants se sont mis à parler vrai devant les objectifs, les acteurs les ont imités, on a entendu des *foutre* et des *fuck* au micro, on a vu des seins et des culs, la société a commencé lentement à se déniaiser. Pour pouvoir délirer massivement, il fallait d'abord transgresser, arborer le naturel et dépoussiérer. J'ajoute que notre époque ignore ce travail de sape vu que plus rien de cru ne semble à exhiber, le sensationnel a donc repris la main, le retour à l'ordre réactionnaire peut à nouveau drainer dans son sillage force zombies ou super pouvoirs.

2001 est le vrai film emblématique des années soixante. Pourquoi ? Parce que rien ne ressemble moins à son époque que ce film-là. À l'instar de *Woodstock*, par exemple, le film de Michael Wadleigh tourné durant le festival de l'été 1969 et montré l'année suivante au public. Film phare de 1970, docu émotionnel et didactique de l'esprit flower power, de toute une jeunesse instaurant la gratuité et la nudité sans complexes. On y voyait les gosses de l'Amérique puritaine soudain maculés d'une totale dilatation des libertés, d'un laisser-faire sans dégâts, burnout joyeux de toute une société. Pourtant, lorsque les spectateurs posent leur moule-boules pattes d'eph sur les fauteuils des salles de ciné, il n'est pas exagéré de dire que leur société à eux n'a déjà plus rien à voir avec celle montrée dans le film. Les 1967 et 1968 et même 1969 sont nettement dans le rétro, l'affaire est pliée, la révolte remisée, les hippies californiens commencent à focaliser sur les circuits intégrés et la France a parqué ses agitateurs sur le campus de Vincennes. L'électrisant *Woodstock* est juste le film décalé de l'époque, par conséquent son film, exactement comme l'urinoir de Duchamp est l'œuvre emblématique de 1917 et *Sur la route* de Kerouac celle de 1957.

Il n'y a qu'un point sur lequel 2001 reste synchrone avec le contexte. En 1968, très peu de choses ont réellement changé, la mappemonde regorge encore de dictatures, de républiques bananières, de régimes totalitaires et de code Hays sauce locale. On libéralise autant qu'on persécute et le cinéma est à cet égard sous haute surveillance. Le film de Kubrick est pourtant le seul qui puisse passer allègrement toutes les frontières donc toutes les censures. S'il est doucettement américanophile, il n'est pas antisoviétique, par exemple. Du reste, 2001 pourrait tout à fait être une production de la Mosfilm, à charge de remplacer Hilton par Intourist, Nasa par Soyouz et changer un drapeau plus

deux trois écussons. Ni le sexe, ni la violence, ni la politique, ni l'allusion philosophique n'ont pu poser problème au Politburo à l'époque. Notre film fut globalement présentable. Il en irait de même aujourd'hui où sévissent pourtant les plus archaïques censures culturelles : les femmes y circulent librement dans les vaisseaux mais leurs cheveux sont coincés dans des bonnets ou plaqués, nul décolleté, pas de baiser, ni de discussion relative à un baiser, pas plus de phéromones dans cette fiction qu'à Cape Canaveral, mais autant de testostérone. Sur quel prétexte des mollahs refuseraient-ils un visa d'exploitation à ce film ? C'est à la fois l'œuvre la plus fréquentable, la plus transfrontalière et la plus opaque de l'histoire.

Tes quatre acolytes rétorqueront sûrement qu'un film explicite souffre généralement de la censure alors qu'un film énigmatique y échappe. Rien de plus faux. Un régime fort et implacable déteste l'équivoque, l'opacité d'une œuvre est perçue comme un appel à l'insurrection ou du moins à une forme de relâchement. Le coup de maître de Clarke et Kubrick est d'avoir associé ce flou à la science-fiction, ce qui est encore complètement synchrone puisque, par définition, on ne sait pas de quoi doit être faite la science-fiction. Le dictateur confortablement installé dans sa salle de projection ne s'inquiétera pas du chaos sémantique final de 2001 puisque c'est de la SF. Dave Bowman aux commandes de sa capsule aux petits bras dérisoires fonce vers son idéal sans réfléchir, s'embourbe dans un champ d'émulsions chimiques, puis se pose dans une suite cinq étoiles où il n'est ni client ni serveur et les deux à la fois, où est le problème ? De plus, ce même dictateur se régalerait sûrement du clin d'œil à sa puissance puérile incarnée par un fœtus régnant sur les spectateurs.

Notre chef d'œuvre d'hermétisme n'a dérangé personne car c'était de la science-fiction, il ne dérange personne car il est aussi le film emblématique de 1968 et il ne dérangera personne puisque cette époque est révolue. On le sait, l'héritage subversif du mai parisien des étudiants est nul dorénavant, il a fauté, s'est dévoyé, on en rirait volontiers s'il ne produisait encore d'irréductibles marxistes s'acharnant à mettre des bâtons dans les roues aux réformes économiques. C'était une simple poussée de boutons, peut-être nécessaire, espèce d'acné juvénile d'une génération en plein boost qui a craché dans la soupe le temps d'un Scopitone. La NASA le savait quand son Armstrong a posé le pied sur un océan de tranquillité, la MGM aussi quand sa pellicule sidérale a atterri dans les drive-in : pliée rangée l'émancipation sexuelle, basta les drogues, l'élevage de brebis, les guitares sèches, oubliées les révolutions gâchées, bonjour les étoiles scintillantes et les vaisseaux spatiaux aimantés. 2001 a soldé le bazar révolutionnaire dans sa lessiveuse en orbite, il venait d'inventer le nouvel LSD des blasés, l'amphet' du retour à l'ordre et de la réinsertion. Quel space opera réussira à rejouer, à ce point, son rôle de sas de décompression ? Quel blockbuster passera pour plus javellisant ? Et quel film indépendant, peut-être transgressif, se fera passer pour plus abscons ? Pas un seul. Quelle que soit la tune investie ou l'audace de son équipe de tournage.

Si 2001 est le film le plus dégagé de l'histoire il en est aussi curieusement le plus engagé, le seul film lanceur d'alerte avant la lettre. Il nous prévient qu'une caste de happy few satellisés, habillée en costards ou en combinaisons slim, se fera des politesses dans des roues de hamster tandis qu'une génération de nouveaux ordinateurs ourdira un complot contre eux. La lutte ne sera plus entre exploiteurs et exploités mais entre programmateurs et programmés. Clarke et Kubrick ont annoncé, contre toute attente, le repli des hippies tricoteurs du Haight en direction de Palo Alto pour y bricoler des claviers nouvelles technos. À l'inverse, les *Blade Runner* et les *Matrix* ne nous ont rien appris qu'on ne savait déjà, on n'a pas eu à troquer un sarouel en lin pour un pantalon à pinces casual. Le next gen de l'époque, gavé d'idéalisme mais déjà reformaté, a vu qu'un os de tapir pouvait se transformer en un vaisseau spatial en une fraction de seconde, un peu plus synthétique qu'un discours de Mao à la tribune, non ?
Et deux, qui font quatre.

Tu ne te souviens évidemment pas de la monitrice, je veux dire de son identité, qui elle est et ce qu'elle est devenue. Comment se souvenir d'une adulte à qui on n'avait rien à reprocher ? Pour preuve, tu racontes souvent, avec complaisance, cette histoire de fessée punitive comme s'il s'agissait d'un gag vu les obstacles à surmonter pour embrasser de nouveau. Et puis, c'est tout de même trois fois rien, il y a d'autres traumas infantiles autrement plus dévastateurs qu'une interdiction de sexualité. Les enfants ne sont pas rancuniers, ils intériorisent pour mieux extérioriser plus tard mais sans le savoir, disons sans le comprendre. Tu ne pouvais ni la détester durablement, ni lui imputer ta timidité, laisse-moi me charger de la besogne, pas évident qu'elle porte ses fruits mais je vais essayer.

Alors, tu ne te souviens pas du personnage, pourtant elle a beaucoup fait parler d'elle. Je crois qu'elle s'appelle Jessica, qu'elle s'est mariée quelques années après avoir été monitrice, puis directrice, des colonies de vacances de Champigny. Jusque-là rien de spécial. Mais une journaliste de la presse quotidienne de l'époque a rapporté l'étonnante découverte faite par la police dans un pavillon de la banlieue parisienne : un couple retrouvé ligoté et bâillonné sur deux chaises, le voisinage alerté par leurs cris. Ces cris n'étaient d'ailleurs que ceux de Jessica ayant réussi, en se tortillant, à se dégager du bâillon et appeler à l'aide. Ce qui ressemblait d'emblée à un cambriolage, dans ce cas à une agression avec intrusion et séquestration, était augmenté d'une mise en scène pas banale qui laissait songeur quant aux intentions des agresseurs : Jessica et son mari, Lucien, étaient recouverts de sperme.

On pencherait pour le viol, sauf que les deux ligotés étaient complètement habillés, leurs vêtements même pas froissés, ne serait-ce qu'un peu. Est-ce que le spectacle de ce bondage aurait excité les cambrioleurs au point de leur donner le goût de se masturber sur leurs prisonniers sidérés ? Non, car un détail changeait la donne, la quantité de sperme se mesurait en litres, même trente agresseurs ne pouvaient en décharger autant pour qu'il reste frais et dégoulinant jusqu'à l'arrivée de la police sur les lieux. Jessica et Lucien ont eux-mêmes donné l'explication : l'un des deux agresseurs a obtenu que Lucien attache Jessica puis la bâillonne tandis que lui se chargerait de l'attacher à son tour, puis il a renversé deux bouteilles pleines de la semence sur leurs têtes. Cette odeur âcre les a terrorisés car ils craignaient évidemment la suite, d'autant qu'un complice cavalant à l'étage s'apprêtait à rejoindre son pote dans son rituel pornographique. Pas du tout, sans un mot, les deux voyous ont détalé une fois leur performance accomplie.

Ainsi, l'inspecteur chargé de l'enquête, notant soigneusement les déclarations des plaignants, avait deux cagoulés en magasin, un pistolet prolongé d'un silencieux ou quelque chose du genre, aucune tentative de viol, des assaillants peu bavards aux silhouettes frêles, mais pas le plus petit objet dérobé, ni la moindre trace d'effraction sur la porte d'entrée du pavillon. Peu d'indices donc, pas de quoi mobiliser le Quai pour retrouver les fuyards non plus, probablement une vilaine blague mais avec arme de poing tout de même. Son premier élan a été de douter des propos tenus par les deux supposées victimes, ce qui redoubla leur colère. Comme leurs cris l'ont énervé à son tour, il a discrètement averti une amie journaliste qui s'est vite emparée de l'affaire. Stupre, purée blanchâtre collante et visqueuse, odeur de partouze, rôdeurs ayant braqué une banque de sperme, vidéo circulant sur des réseaux spécialisés, le lectorat en a eu pour son argent. Inversement, l'enquête administrative s'en est évidemment tenue aux faits : il s'agissait d'une vengeance improvisée d'agresseurs ne trouvant aucun objet de valeur pour leur butin, d'accord mais pourquoi deux bouteilles remplies de sperme, alors plutôt une

vengeance préméditée avec intimidation visant au chantage, au racket, ou pourquoi pas un manifeste de pervers à la sexualité déviante et théâtrale, autant de pistes plausibles.

Les ragots se sont chargés de toutes les autres dont celle-ci : Jess et Lulu se faisaient chier au lit, ils ont mis un peu de piquant à leur affaire, ont réglé la mise en scène dans ses moindres détails, en répétant les gestes, en s'entraînant la nuit le jour et après les heures de bureau. Ils voulaient qu'on les voie dans cette horrible posture, que leurs sauveteurs soient surpris par l'odeur rien qu'en poussant la porte de la pièce et qu'un sentiment de dégoût mélangé à de l'excitation sexuelle les saisissent. Il y a bien des gens pour qui la baise est un roman, au moins un spectacle, un spectacle de soi, alors comment ne pas imaginer Jessica dire à Lucien : Give me five mon Lulu, maintenant on a le matos, au lit ! Cette spéculation était très méchante vu que personne n'avait les conclusions de l'enquête. Nos deux habitants ne traînaient pas de réputation particulière dans le quartier, alors des pratiques secrètes ou des fréquentations douteuses, pourquoi pas, mais bon. L'affaire est restée opaque car un seul fait fut avéré : plus aucune nouvelle agression spermatique n'a été signalée sur zone. Le quartier a vu fleurir les alarmes et les verrous additionnels pour rien. Et peut-être que Lulu s'est soudainement mis à décharger des litres de sperme sur sa comédienne d'épouse ? Hormis eux deux, personne ne sait.

Ton film bat tous les records, numéro un dans presque toutes les catégories, y compris les plus dévalorisantes. Par exemple, il est numéro un des chefs-d’œuvre les plus surestimés après avoir caracolé en tête des meilleurs films de l'histoire, parfois devant *Citizen Kane*, souvent devant *Potemkine* et toujours devant *Greed*. On l'avait d'abord doté de presque toutes les qualités pour le hisser jusque-là : hypnotique, vertigineux, démesuré, inclassable, mythique, shakespearien. Puis, les critiques vexés d'avoir été roulés dans la farine ont corrigé le tir au point de lui concéder péniblement une place dans le top 25 des meilleurs films de science-fiction. On avait peut-être poussé le bouchon auparavant mais ce révisionnisme corrige exagérément le tir, sauf à considérer la science-fiction cinématographique comme un sous-genre forcément populaire, martial et épique, corrélé au tiroir-caisse des produits dérivés, filon auquel le space opera de Kubrick n'appartient pas.

Dans space opera, il y a : opéra. Le seul space opéra du genre, à ce jour, si on admet que les codes très précis du genre lyrique y ont été observés. Une ouverture jouée par l'orchestre, ici une musique de György Ligeti sur un écran noir de trois minutes, notons que c'était inconcevable pour un film hollywoodien de l'époque, inconcevable du Ligeti, ce serait pareil aujourd'hui. Lever de rideau avec envoi du *Ainsi parlait Zarathoustra* de Richard Strauss sur un décor de corps célestes mouvants juste après le logo de la MGM. Premier acte : paysages désertiques, premiers chants des interprètes, des grognements de primates ; deuxième : orbites et circonvolutions technos ; troisième : voyage calme ; puis entracte, mais un vrai, avec possibilité d'aller se dégourdir les jambes dehors. Donc une deuxième partie avec une réouverture sur écran noir, la même que sa devancière sur le plan sonore ou presque, n'oublions pas que la pellicule coûte quand même très cher, puis relever de rideau, interprètes et choristes, roulements de tambours, climax, kaléidoscope de couleurs vives et retour du leitmotiv. On n'avait rien fait de pareil dans les salles obscures.

Les opéras seria et buffa passent pour être aussi élitistes que non rentables, on s'y rend en limousine, les abonnés y affichent leur toilette et leur aptitude à célébrer bruyamment des stars que personne ne connaît. Il y a un public pour le lyrique prêt à

mettre le prix et un public pour le cinéma plus discount, chacun dans son camp. Visiblement, Kubrick n'en a eu cure, il a mélangé un genre avec l'autre et personne n'a protesté. Si un réalisateur actuel tenait à plaquer un alibi culturel sur son ballet de vaisseaux numérisés, il puiserait sûrement son inspiration dans la téléréalité, les jeux de rôles, un battle royal, un scénar de Higgins Clark, oui, mais pas dans l'opéra. De toute façon, on crierait au plagiat. Kubrick a fait son Wagner à 11 millions de dollars de l'époque pour calmer définitivement la concurrence. Voilà peut-être ce qu'on lui reproche aujourd'hui, avoir fait un opéra plutôt qu'un film, une partition plutôt que du vacarme. Nul public ne s'en est spécialement plaint et qu'on se le dise, aucun plan aussi soigné soit-il sur le plan sonore, aucune mélopée, ne troublera autant le spectateur que l'entrée de sa station orbitale dans un champ constellé d'étoiles sur un tremblement de violons réveillant les cors de l'orchestre. Nulle valse romantique n'eut pu être mieux choisie que celle de Johann Strauss junior, même si, contrairement à ce qu'affirme Kubrick, l'idée lui vient d'un autre film de la MGM des années trente où la porte tambour d'un hôtel tourne au rythme de ladite musique. D'autres cinéastes parmi les plus inspirés essayeront de faire pareil, aussi joli, mais ils n'ont jamais fait mieux. Tu voulais savoir ce que c'était exactement qu'un *mème*, voilà l'exemple typique, un truc inimitable, le contraire du répétitif, infalsifiable comme un dépôt de brevet ou une empreinte digitale. On ne compte plus les vidéos de gamins ayant fait voltiger à travers la cuisine un paquet de Muesli tourné au ralenti sur une intro de Kanye West, hommage à la matrice, la seule, l'unique.

Les amateurs de lyrique dorénavant dans son camp, les esthètes et les mélomanes au garde-à-vous, les romantiques et les photocopieurs en émules, il lui fallait encore la catégorie des plus tatillons : les matheux, goguenards et pouffant dès qu'ils posent leurs regards sur une mixture de science-fiction. Son space opera a été façonné par un expert en conquête spatiale attaché à la Nasa, ce qui en fait certainement le film le moins douteux de l'histoire sur le plan scientifique. Numéro un de la crédibilité, comme on l'a dit tout à l'heure, numéro un de la pédagogie sous acide où s'interroger et planer paraissent se compléter. Bijou serti de particules du CERN, dentelle tissée dans de la toile de Cadarache et teintée à Los Alamos, parure sans défauts, sans la moindre couture apparente, portée par la communauté scientifique de l'époque et encore par l'actuelle, d'autant que les ingénieurs de la NASA et de l'ESA et de la ROSCOSMOS et de la CNSA et de la JAXA et de l'ISRO en ont vu défiler des aberrations cinématographiques. Les détonations en apesanteur des DreamWorks et des Lucasfilm et des Electronic Arts, les boum, les vroum, les bip-bip en orbite les font toujours bien rire.

Cette peur panique du vide si caractéristique de tout film voulant accaparer son public, Stanley ne l'a pas eue. Il reste toutefois un réal hollywoodien, efficace avant d'être retors, donc ne s'est pas privé d'user voire d'abuser de motifs musicaux quand les silences ne passaient pas à l'écran, mais s'il vous plaît, à coup de chorus spectraux et de babillages atonaux. De nos jours, n'importe quel tâcheron excentrique du box-office mixe un boucan invraisemblable de parois déchiquetées sur une musique dramatique façon Hans Zimmer. Qui osera du John Cage sur un vaisseau se disloquant silencieusement en 4'33'' chrono ? Personne. Lui n'a pas hésité à racheter les droits d'un héraut de l'avant-garde musicale pour tartiner des pizzicati bizarroïdes sur les passages les plus émouvants du film.

La peur du vide ni toi ni moi ne l'avons, on peut se comparer sans honte. Nous battons tous les records d'incompétence pour prendre la parole et de surcroît sur un film aussi commenté. Nous n'avons aucune culture scientifique et même assez peu de culture tout court. Mieux, nous avons fui toute documentation, je t'ai vu bondir sur la souris pour mettre sur pause puis fermer le lien à chaque fois qu'un spécialiste allait évoquer le film. Vous pouvez regarder sur nos machines, il n'y a pas trace d'un seul fichier sur le sujet, même pas la plus petite réservation pour une conférence spécialisée, sans exagérer, nous ne savons rien sur le dossier 2001, ou presque. Ce qui donne une idée de l'audace de ta

performance. Tu pérores devant quatre personnes qui pourraient, au passage, exiger des références, du moins des patentes délivrées par le CNRS ou l'Éducation nationale, or nous savons que l'élégance des intellectuels est qu'ils n'obligent pas à porter l'uniforme pour échanger avec eux, ils sont formés au devoir moral du dialogue, au devoir éthique de la modestie voire de la vulgarisation, surtout aux talk-shows télévisés de début de soirée, donc ils ne collecteront des infos sur l'intrus qu'après coup. Profitons-en.

Et puis, nous avons de l'allure tous les deux, des fringues à la fois casual et stylées, un regard intelligent servi par une langue qui ne zozote ni ne bégaye, une manière de tenir négligemment notre verre par le fût non par la tige, un contrapposto discret et une coupe de cheveux sauvageonne au gel. Si notre légitimité à ergoter sur ce film est quasi nulle, on ne peut, en aucun cas, nous nier une forme de familiarité avec lui. Surtout toi. Tu l'as vu en entier 228 fois, dont 18 fois dans une salle de cinéma et 210 fois dans ton salon, puisque la trentième fois, tu as commencé à compter, y retournant environ cinquante fois de plus pour revoir une séquence, la chronométrer ou te souvenir d'un détail. Je crois pouvoir dire qu'aucune personne raisonnable n'a vu autant de fois le film que toi. Nous avons tous deux une connaissance disons empirique du truc, puisque nous avons délibérément ignoré les bonus des menus, snobé même les émissions sur le sujet, sinon une sur France Culture en podcast, deux ou trois Youtube en anglais, un sketch sur la BBC, voilà. C'était notre discipline : refuser de redire ce qui avait été dit, ou plutôt, ne pas savoir ce qui avait été dit en prenant le risque de le redire. Le but était de lâcher notre thèse d'un bloc lorsque l'occasion se présenterait et elle s'est présentée. Merci à Bipin, Julia, Natacha et Slavoj d'être venus à notre expo.

Tu connais par cœur l'enchaînement de tous les plans et de toutes les répliques. Quelqu'un d'aussi proche de l'objet d'étude est intimidant pour toute personne voulant chipoter, spécialiste y compris. Ce serait d'ailleurs quoi un spécialiste de 2001 ? Un cinéphile chineur de vieilles affiches de Liz Taylor masquant sa culture classique derrière des platitudes ? Ou l'expert en bibliographie ésotérique ayant garni sa chambre à coucher d'un monolithe rose ? Qui a le droit et le devoir de parler du plus énigmatique ovni de toute la production hollywoodienne ? Kubrick lui-même a sûrement dû raconter des conneries sur son propre film. Non, il n'y a qu'un boss, un seul expert assermenté, c'est toi. Pour se hisser à ton niveau, le souffleur que je suis a cherché à en savoir un peu plus, en lisant des choses, en fouillant un peu, le podcast et les Youtube et la BBC, je les ai vus moi tout seul, en cachette. J'ai bien deux trois choses à raconter moi aussi, je ne m'en prive pas comme tu peux voir, mais toi tu connais la durée de chaque plan, la gamme des couleurs, la totalité des ustensiles maniés par les acteurs, qui est à droite de qui et qui a des tics de langage et lesquels, tu sais à quoi correspond chaque bouton et pourquoi il est actionné, tu peux dire, au millimètre près, dans quelle proportion la Lune remplit l'image au début, combien de secondes le monolithe apparaît et à quel moment il apparaît réellement pour la première fois dans le film. Si Julia et ses amis se risquaient à évoquer, de mémoire, une scène ou un détail pour te piéger, ils en seraient pour leurs frais, car tu as largement de quoi figer l'élément, l'étirer, le compacter, lui donner une durée que tes contradicteurs ne soupçonnaient pas, bref de les retourner comme des crêpes. Personne ne peut être mieux informé sur ces bobines d'environ deux heures et demie au total, même pas les héritiers Kubrick, ni les Clarke, encore moins la MGM, personne ne peut parler du silence, des bruits, des éclairages, même du seul moment du film où s'aperçoit l'ombre de la caméra sur le décor. Ta maîtrise du terrain est intégrale, aussi inconstructible qu'est refoulé ton passé de braqueur de pavillons arme au poing.

Tu te souviens de Sylvain, ton ami laotien rencontré au collège ? Comment avait-il trouvé l'assurance de te parler ? Toi qui paraissais si intégré, cartable et matériel scolaire au complet, levant le doigt une fois par cours, non pour donner une réponse, mais pour poser une question pertinente gage d'une bonne appréciation au conseil de classe. Lui n'avait ni questions ni réponses, son mutisme étonnait jusqu'à ses camarades de classe. Il avait bâti une muraille invisible autour de lui, une coquille censée aussi l'isoler d'une famille adoptive ultra violente avec père en prison et fils dealers. Choisi parmi plusieurs enfants rescapés en attente d'adoption, choyé dans sa famille d'accueil au début donc soulagé du poids de l'errance, il sera cruellement confronté à une tornade d'ennuis judiciaires et autres irruptions de la police à domicile. Pourquoi restait-il si effacé, si sage, pourquoi n'était-il pas turbulent comme ses nouveaux frères ? Sa mère était bien la seule à s'en féliciter. Elle avait adopté et importé le seul gosse sans histoires sous leur toit. Il parlait peu, voire pas du tout, sentant bien que ce serait sa seule défense. Comment pouvait-il avoir osé t'approcher, toi le raconteur d'histoires rocambolesques qui distribuais les rôles à la récré pour renforcer l'estime de tes potes ? Sylvain échangeait disques, cassettes et soluces avec le troubadour local, tu ne lui apportais que du bon et lui pareil.

C'est bien ce revolver qui vous a inversement plongés dans un marasme sans issue. Il n'y a qu'un ado de quinze ans pour imaginer quoi faire de cet objet brutal, interdit. Tu voulais faire peur, vous vouliez terroriser, ce que Sylvain n'avait jamais pu faire, comme deux gamins trop sages soudain prêts à prouver le contraire. Tu accuseras plus tard un film diffusé sous le manteau où deux brigands, une femme et un homme cagoulés, s'introduisent armés dans un pavillon, détroussent les occupants puis en profitent pour baiser avec leurs victimes soudainement très consentantes. Tu l'accuseras d'être votre détonateur surfant sur l'idée saugrenue que toute délinquance juvénile s'appuie sur un modèle cinématographique ou vidéoludique, tirade classique et trop commode dans votre cas. Curieux petit porno soft où tous les protagonistes saisissent l'occasion de copuler en mode échangiste alors que la terreur est à son comble, qui vous a troublés au point de vouloir en explorer la vraisemblance.

Tu m'as dit que ce fut là ton premier vrai vertige, avec y compris un évanouissement à la clef, main portée au front comme dans les films, Sylvain te réceptionnant dans ses bras. Un médecin fut appelé tandis que ton ami jugea utile de jeter la cassette dans une poubelle de rue avant sa venue. Tu m'as dit avoir vacillé comme pour marquer, par un rite de passage, ton entrée dans un processus subversif et dangereux. La scène suivante a consisté à extraire l'arme cachée dans une valise au grenier. C'était ton immense secret et on sentait tout de suite ce qui se transformait en toi lorsque tu prenais cet objet dans tes mains, fascination et peur se mêlaient à un sentiment de puissance. Vous vous passiez le Beretta 92 avec mille précautions comme s'il était chargé, or tu garantissais à Sylvain que les munitions étaient à part. Putain, mais c'est lourd ! T'es sûr que c'est vide ? Oui, je l'ai déjà testé au garage ! Tu l'as essayé, sérieux ? Il y avait un silencieux avec ! Un silencieux ? Regarde, tu vois l'encoche là, au bout du canon, tu visses dessus, tac ! Il est où ? Je l'ai planqué ! Et le dialogue dura une bonne heure, tel un conseil de classe, jusqu'à ce que tu présentes ton plan à ton complice : une vengeance, un truc que tu rêvais de faire depuis longtemps et que cet instrument te permettrait de réaliser.

Si on fait équipe devant ces quatre intellectuels abasourdis par ta verve, ce n'est pas parce que je t'imagine incapable de leur tenir tête tout seul mais je sais, comme personne, élaborer une thèse complexe à partir d'une masse d'informations imaginaires. Ton souffleur est un sophiste, un snob ou un imposteur selon les appellations, sauf qu'on ne m'entend pas. Le rôle que je tiens à tes côtés vise à balayer les scrupules des sans-grades, de tous ceux qui ne se sentent pas autorisés à la ramener devant public simplement parce qu'on leur a dit que réfléchir c'était d'abord s'informer. Non, réfléchir c'est aussi parler. On nous dira que cette vérité nous vient des médias où l'usage courant

est de tendre le micro à n'importe qui pour entendre n'importe quoi, mais personne ne dit réellement n'importe quoi, aucun passant n'est seul à réfléchir, à exprimer une opinion, toute expression est collective. Nous parlons à deux donc sommes deux fois plus intelligents qu'un expert figé dans ses certitudes d'expert, agrippé à ses filtres et ses chiffres qui ne font que l'isoler. Il n'y a aucun avantage à avoir pondu cinq ou six livres dans une spécialité quand on se retrouve tout seul à défendre ses positions. La donne a résolument changé depuis que le savoir en est ligne. L'expert est au mieux un porte-parole, sinon il débloque, en tout cas il est systématiquement suspecté.

Parler beaucoup à partir de peu est ma spécialité, une spécialité familiale même, que je tiens de ma maman experte en la matière. L'art de trouver une cohérence entre trois éléments absolument disparates ne s'apprend pas, on l'a ou on ne l'a pas. J'ai vu des compositeurs importants de la scène musicale contemporaine lui soumettre des énigmes acoustiques résolues en trois minutes chrono devant leurs mines admiratives. Ma mère ne connaissait pas la musique mais la solution aux problèmes, oui. Le propre d'un esprit vivace est de tâtonner, de tester des trucs, de résoudre, pas de se laisser intimider par un corpus obligatoire. On n'attendait pas une moue dubitative de ma mère quand une question lui était posée et on s'étonnait toujours de l'originalité de sa réponse nourrie par une intense réflexion de deux ou trois minutes. Des solutions spontanées, il y en avait pour tous ceux qui étaient en demande : politiciens, syndicalistes, romanciers et enfants. Son mobile sonnait comme le standard de la mairie car beaucoup se refusaient à prendre une décision importante avant d'avoir eu son avis. Un gosse qui voit sa mère dotée d'un tel prestige relativise vite la spécialisation.

Toi et moi sommes peut-être des indigents, mais peut-être seulement. Nous verrons qui va la ramener après avoir entendu notre huitième argument. Tu sais faire des phrases et mettre le ton, j'avoue même que c'est impressionnant à regarder. Nous sommes des bricoleurs de génie, je te dis, la créativité avant la légitimité. Ce qui ne nous empêche pas d'admirer sincèrement les érudits, on n'a jamais dit qu'on les méprisait, très beaux la science, la culture, les séminaires et les doctorats, belles sont les heures plongées dans les livres annotés à tour de bras, les colloques et les cours magistraux, beaux sont ces agrégés citant abondamment leurs sources, nous ne critiquons aucunement la sueur du savoir. Seulement, nous sommes les premiers à ricaner devant un pékin prompt à citer par cœur une phrase extraite d'un livre de philo sans en comprendre un traître mot. C'est tellement fréquent. Même toi tu sais y faire, on connaît ta propension à citer des titres d'ouvrages dont tu n'as pas lu une seule ligne. Mais chez toi, je sais pas, cette parure prend des allures de performance sportive car elle exige une mémoire ahurissante et surtout une impeccable gestion des stocks : noms d'auteurs, titres d'ouvrages, tu retiens leur date de parution, tu répartis par pays, genres, disciplines, tu colles l'ensemble dans un tableau synoptique arpenté sans efforts. Il suffit qu'on te dise : Tagore, par exemple, tu cites tous les livres de l'auteur indien et tu demandes, à qui le peut, d'orthographier sans faute son prénom sur le champ. Tu n'as encore jamais rencontré quiconque qui ait osé dire : mais tu les as lus au moins ?

Et puis, tu brouilles les pistes facilement parce que tu es entraîné à brouiller une formidable piste, la seule même, celle menant à cette petite délinquance à main armée qui n'a jamais été piégée. L'escamotage fut dur et long mais le résultat est là : curateur d'exposition, un peu artiste, en tout cas maître d’œuvre, très classe, pas donné à n'importe qui. Tu m'as dit avoir quand même beaucoup emmagasiné avant d'en arriver là : des notices, des résumés, des tableaux chronologiques et des abécédaires, avec une appétence pour les beaux-arts et leur capacité à forcer le respect. Il n'y avait semble-t-il que toi pour être allé près de deux cents fois au Louvre en payant l'entrée plein pot à chaque nouvelle visite, considérant que tout abonnement risquait de te faire lâcher l'affaire. Deux cents tickets achetés, t'es vraiment complètement barge, hors de question de resquiller le moindre petit avantage, tel fut ton sacerdoce initiatique. Il paraît que tu

sais, encore aujourd'hui, où se trouvent chaque toile, chaque émail, chaque plâtre et dans quelle salle. Deux cents, je me demande de quel prestige se pare ce chiffre à tes yeux ? Tant qu'on y était, on aurait presque pu trouver deux cents raisons pour la défense de 2001, il fallait me demander. Il t'a donc suffi d'empiler les visites sur zone comme sur écran : *Mona Lisa* 353 M de vues, le *Portrait de Jean II le Bon* 1164 vues, d'attendre patiemment ton tour dans la file, de scanner à répétition châssis et cartels pour prétendre à une patente d'historien de l'art. Puis la coiffer d'une jolie hypothèse perso sur la présence plus que présente des peintures pour bluffer complètement qui voudrait t'écouter. Cette hypothèse est probablement la plus belle chose que tu m'aies dite. Je t'expliquais que moi aussi j'avais vu beaucoup de tableaux mais reproduits dans des ouvrages d'art, ce qui me semblait valoir beaucoup mieux qu'une bousculade au musée et les reflets gênants sur les vernis. Tu m'as répondu que j'avais raison, dans un sens, du moins que tu comprenais mon exigence, mais que c'était tout autre chose qui se jouait devant l'original : on ne venait pas le voir mais, à l'inverse, se montrer à lui. Formule énigmatique à laquelle je repense à chaque fois que je me trouve devant une toile, j'ai adoré.

Avec toi, on a donc un jeune conteur de colonies de vacances devenu passagèrement voyou, puis amateur d'art, puis montreur de processus numériques. Aucune des quatre fonctions ne prépare la suivante ni n'explique la précédente. Tu as fait du beau boulot, vraiment. Personne ne peut imaginer notre curateur échangeant avec un philosophe en train de coller un Beretta 92 sur la joue d'un récalcitrant en robe de chambre. Tiens, à propos, comment s'appelle ce philosophe parisien qui a fait des braquages étant plus jeune ? J'ai son nom sur le bout de la langue, il a beaucoup écrit sur le numérique lui aussi, merde, c'est qui déjà ? Passons. Qui pourrait soupçonner en toi cette brutalité se déchaînant dans l'obscurité d'un soir de banlieue ? Si tu n'as pas l'air efféminé ni même maniéré, tu es loin d'exsuder la pègre, pas de vilaines manières non plus, ton éducation, disons ta rééducation, a été complète. Cette manière d'étirer tes phrases, de prononcer les mots les uns après les autres avec force sourires et airs graves est éloquente. Peut-être qu'un bon observateur verrait quelque chose dans la nervosité non feinte de tous tes petits gestes, trop pressés de saisir, de lâcher, de tendre. Ton regard bleu acier n'arrive pas complètement à refouler ce qu'il a vu et fait subir. Fort heureusement personne ne se doute de rien.

Alors que moi, évidemment, cette fièvre je la vois et je la sais, j'entrevois même un appel au secours, nous sommes précisément en train d'y travailler, ensemble. L'avantage est que l'intimité est totale et notre parcours intellectuel très ressemblant. Moi et mes petites études convenables n'ayant mené qu'à une licence d'arts plastiques péniblement acquise, sinon un cursus d'authentique autodidacte, comme toi. Une seule différence de taille, peut-être : je me demande si tu as entendu parler de la lutte des classes. Tu ne parles pratiquement jamais de politique. Et puis, tu la placerais où dans tes tableaux chronologiques ? Parce que pour moi, c'est pas rien. Dès que j'ai eu l'âge d'articuler un raisonnement propre, il s'est teinté d'une coloration insurrectionnelle qui sidérait mes instits. Je me souviens avoir dessiné des milliers de drapeaux rouges que mes parents saluaient d'un rire vaguement inquiet quand je les leur montrais. Personne ne me poussait à ce zèle ouvriériste à la maison mais l'intuition m'avait vite fait comprendre quel parti en tirer. Car il y a au moins un point sur lequel le prolétariat l'a gagnée, cette mythique lutte des classes : l'éducation. Pas celle des écoles républicaines, celle captée à domicile, apte à évacuer tout complexe de classe. Un gosse de militants est une véritable machine à gagner, hors le système économique, attention, il n'y a plus rien à gagner sur les marchés de toute façon, je veux dire une machine à gagner en société. J'ai retrouvé récemment les cartes postales que j'envoyais à mes parents depuis les colonies de vacances où je régnais déjà avec mes histoires truculentes : écriture impeccable, plutôt ampoulée, même d'une préciosité risible, en tout cas irréprochable, zéro faute, quelques belles tournures. Je

cherchais à me mettre à niveau pour montrer combien la nouvelle doxa du fils d'ouvrier lettré avait été assimilée. On m'avait aussi appris à ne jamais avoir honte de ce que je disais devant l'instituteur, le principal, le patron et la foule, le vocabulaire suivrait la véracité du propos comme par capillarité, à charge de l'augmenter de tournures préfabriquées mélangeant capitalisme avec aliénation ou sens de l'histoire avec marchandisation.

Fils de militants communistes égale cultivé, à sa manière et avec la manière, intellectuel organique comme disait Gramsci. Et si on est branleur, qu'on traîne à l'école, il reste la confiance en ses idées qui n'est rien d'autre que la confiance en soi. C'est énorme d'être décomplexé surtout quand on est complexé, je veux dire physiquement. Avoir douze ans et discuter avec les instits à la récré, zéro problème, prendre la parole en montant sur la table, zéro problème, faire des phrases au futur antérieur, c'était à portée aussi. Ma formation continue était à la maison, devant le journal TV, en feuilletant le journal papier, il suffisait d'écouter. Beaucoup plus que de simples épigones de la cause ouvrière, mes parents étaient ouverts, libéraux et pédagogues. Élever le ton sur leur fiston était un drame, lever la main on y pensait même pas. Ce n'était pourtant pas à l'école du parti qu'on leur avait enseigné ces manières new school. Ils avaient un don pour la bonté éducative, je ne vois pas d'autre explication. Quel penseur a dit : La bonté est la forme supérieure de l'intelligence ? Chaque repas du soir devant la télé célébrait notre sens critique apte à déjouer les pièges de l'information et j'avais la parole autant que je le voulais. Mon seul vrai cursus peut donc se résumer ainsi : c'est l'histoire d'un maçon futur politicien marié à une secrétaire de direction future éminence culturelle qui se sont rencontrés par l'entremise d'une réunion de cellule du département de la Seine et ont devancé les mutations pédagogiques de 1968 dans un immeuble HLM de la banlieue parisienne. Eux mes maîtres et moi l'élève.

S'il y a une école du parti, elle se trouve dans cette certitude que la classe ouvrière a tout à apprendre à la bourgeoise sur le plan politique autant que sur le plan culturel. Éclaireurs des temps nouveaux et boussoles populaires, nous étions comme les geeks de la Silicon Valley raillant aujourd'hui le capitalisme industriel croulant. Les bourgeois s'étaient embourbés dans un savoir obsolète tandis qu'ouvriers et paysans exsudions l'avant-garde et le progrès scientifique. Puisque la conquête du savoir courant n'était ni interdite ni inaccessible, on y allait. S'agissant de la géopolitique ou de la littérature ou du cinéma, alors là c'était juste la récré, le gamin en marcel qui fustigeait la trahison d'un Sakharov en ramassant ses billes dans la cour de l'école ne pouvait qu'humilier ses confrères à l'âge adulte. Telle est mon armure. Je suis peut-être un peu barge du coup, mais pas complètement cinglé. Regarde nos potes bombardés aux méthodes Freinet, huilés à l'École alsacienne, qui carburent maintenant au fix d'héro ou au jaja, si seulement ils avaient pu avoir des parents comme les miens.

Tiens, puisque ma mère serrait la louche à Messiaen, faisait la bise à Boulez et recevait des lettres de John Cage, restons sur la musique. Imagine un réalisateur du genre néo pseudo Kubrick d'aujourd'hui qui présenterait son projet de bande originale aux producteurs ayant vidé leurs poches pour sa superproduction : Alors là, vous voyez, on commence par du Luigi Russolo mélangé avec des infrasons pour la scène d'introduction, puis on enchaîne avec du Merzbow saturé sur les vingt minutes suivantes, puis les Tambours du Bronx quand le pilote reçoit un message, puis du Stockhausen sur les french kisses, du Charles Ives sur un léger assoupissement, des vuvuzelas sur les scènes

d'arrimage, puis du Ikeda sur le générique final, qu'est-ce que vous en dites ? Leur réponse ne traînerait pas : Mais tu te crois où, tu nous prends pour des billes ou quoi ? Tu voudrais quoi encore, un orchestre symphonique dans toutes les salles avec distribution gratuite d'aspirine à l'entrée ? Non, assieds-toi trouduc, tu vas entendre la musique de ton film, elle est déjà prête.

Notre Kubrick à nous n'a pas flanché. Si les Johann Strauss fils et les Aram Khatchatourian ont mis un peu de douceur sur la piste sonore, c'est le génial Hongrois dissonant Ligeti qui a la part belle en termes de ratio musique/métrage. Or cette audace entraîne une autre prouesse. Nous sommes salle Gaveau, entourés de pingouins et de breloques, un fascicule de quinze pages entre les mains, le programme du jour : première partie, *Ainsi parlait Zarathoustra* (introduction) Richard Strauss, suivi du *Beau Danube bleu* de Johann, entracte, deuxième partie, *Gayaneh* (adagio) de Aram, qui sont les trois hits du film, comme tu le sais, mais présentés ici dans le cadre d'une soirée symphonique ordinaire. À quoi songeront les spectateurs en entendant ces interprétations : à Conan le barbare ? À Sissi l'impératrice tournoyant dans une salle de bal ? À un kolkhozien rêvassant devant son bortsch ? Non, ce seront, dans l'ordre : un fœtus surdimensionné, puis une station orbitale tournant sur son axe, puis un astronaute en footing dans une centrifugeuse. Stanley a inversé les valeurs usuelles de la musique de film puisque ce sont ses propres images qui sont devenues la bande originale des opus joués en concert. Demande à tes quatre acolytes de chantonner l'air de Johann Strauss, ils valideront tout de suite.

Tu connais l'adage : on ne peut pas porter durablement le poids de nos erreurs de jeunesse. Toute la société y travaille, les juristes et les plaignants, généreusement prêts à effacer l'ardoise au moyen d'un contrat de réinsertion passé avec l'adulte présentant toutes les garanties d'un rangement. Petits voleurs à la tire, braqueurs aux barillets vides, agresseurs alcoolisés, la liste des indulgences est longue mais pas sans expiation. À condition d'avoir été pris, évidemment, ce qui n'a pas été ton cas. Bel exploit que d'être passé entre les gouttes. Toi et Sylvain, tous les deux dorénavant innocentés par l'oubli, la prescription du délit et surtout par le peu de dégâts avérés, parce que, c'est indiscutable, il n'y a pas eu la moindre goutte de sang versée. Deux ados, dont un armé d'un pistolet à silencieux, s'introduisent dans une maison par la porte d'entrée, menacent le couple d'habitants, coupent court à toute négociation, menottent ou ligotent leurs victimes terrorisées, mais ne leur font absolument rien d'autre. C'est déjà beaucoup, mais rien d'autre. Aucun coup n'a été nécessaire, quelques poussettes intimidantes, des insultes en pagaille, là oui, mais pas de surenchère à la puissance visuelle du flingue. La scène reproduite six fois, sans dégâts, ou presque, compte tenu de la toute première intrusion chez Jessica, si et seulement si on décrète que se voir verser un seau de sperme sur ses vêtements est une blessure. Donc moins de plaintes, voire pas de plainte du tout. C'était précisément votre pari d'ados illuminés : imaginer un braquage avec arme de poing sans conséquences ni enquêtes. Il n'y a qu'un gamin de quinze ans pour négliger les traumatismes des victimes et les années de consultations en psychologie corrigeant l'humiliation de s'être vu en état de terreur totale. La plupart ont peut-être trouvé matière à résilience en négociant calmement avec vous, un téméraire ayant même tenté d'inverser l'intimidation avec sa grosse voix sentant bien que c'étaient de simples enfants qui agitaient le vilain joujou sous son nez. Tu m'as dit avoir été impressionné par le courage de nombre d'entre eux, lequel courage tu neutralisais vite par un protocole que tu avais soigneusement imaginé.

D'abord, tu leur ordonnais de s'asseoir pour écouter ce que tu avais à dire. Ce n'était pas une agression comme les autres car c'était un pari, un pari très risqué mais absolument jouissif de votre point de vue. Toi tu brandissais le Beretta, Sylvain avait un sachet transparent de farine ou toute autre substance y ressemblant. Tu expliquais alors que votre assaut ne durerait que quelques minutes, le temps que ton complice cherche

une cachette dans leur maison où planquer son sachet. Tu ajoutais que c'était un as de la dissimulation et que dénicher son bonbon pouvait prendre plusieurs jours sauf si un chien des stups était employé à la manœuvre. Il fallait donc que les victimes, une fois libérées de leurs assaillants, retrouvent rapidement l'objet du délit, un paquet d'héro ou de coke visiblement, pour s'en débarrasser au plus vite. Je ne sais pas si quelqu'un ici a déjà essayé de balancer une grosse dose de drogue mais c'est beaucoup plus compliqué qu'on ne l'imagine. Il ne faut surtout pas être vu, il ne faut surtout pas dire qu'on l'a fait, il ne faut peut-être pas le faire, ni ne pas ne pas le faire, c'est flippant. La première idée est d'apporter vite à la police le sachet au moment de déposer plainte. Il faudra alors expliquer aux agents, stupéfaits de faire une si jolie saisie, quel fut le protocole des agresseurs, deux jeunes venus cacher de la drogue chez des banlieusards innocents sans autre motif qu'obéir à un pari original. Un peu risqué tout de même. D'autant que le point fort dudit protocole était que Sylvain n'avait tout simplement rien caché dans la maison visitée et s'en était retourné avec son sachet planqué sur lui. Les habitants cherchaient mais ne trouvaient rien.

Seul un conteur hors pair comme toi pouvait avoir réglé une telle machination. C'était aussi génial que débile, d'un risque absolument insensé, aux conséquences potentiellement innombrables tels de multiples emprisonnements et autres dossiers à traîner longtemps avec soi. Mais les six fois, le truc a marché. Il n'y a eu que deux plaintes. C'est dingue, mais il n'y a eu que deux plaintes à la police seulement. La première est celle de Jessica et Lucien, on peut le comprendre, or aucune piste sérieuse n'a été trouvée. La seconde concerne précisément la dernière intrusion qui fut la plus pénible. Un petit chien, excité par votre duo cagoulé, a aboyé durant tout l'entretien. Vos victimes essayaient bien de le calmer pour ne pas en rajouter dans l'horreur mais sans résultats. Tu as commencé à envoyer ton petit topo dans un vacarme épouvantable, comme c'était en soirée, pas de quoi alerter le voisinage, puis tu as curieusement pris peur, ou disons que le boucan t'a réveillé. Sylvain et toi avez fait volte-face, avez couru à pleines jambes dans la petite rue arrosant le pâté de maisons et vous êtes déclarés de concert, en pleine course, que c'était la fois de trop. En effet.

Reste que les enquêtes n'ont rien donné, faute de témoignages conséquents. Le Beretta n'a plus fait parler de lui, si on peut dire. Sylvain et toi ne vous êtes plus parlé non plus, chacun se cloîtrant dans un silence inquiet, comme si la police allait tôt ou tard sonner à la porte. Trente ans plus tard et même un peu plus, il y a prescription. Passer l'éponge sur six intrusions pavillonnaires arme au poing semble une curiosité. Une curiosité pour la société, pas pour toi qui dégoulines encore de son jus de vaisselle. Tu ne t'es déchargé de rien, tu le sais, ni d'une correction sur une plage ni de la vengeance afférente qui n'a pas épanoui ta sexualité, ni même d'une fascination pour la violence qui, quoiqu'elle fût passagère, marque jusqu'aux traits de ton visage. Où est le sentiment de culpabilité quand le sang n'a pas été versé là où il aurait pu l'être ? Nulle part.

Si, peut-être la honte d'avoir choqué des innocents, oui, au minimum, honte que le geste symbolique de reprendre l'arme où tu l'avais cachée quarante ans après les faits, la recharger et y visser le silencieux pour décharger six balles 9 mm sur un tas de bois, n'a évidemment pas corrigée. Ta résilience est de tirer les balles que tu n'as pas tirées à l'époque, c'est assommant de déni et de non-dit, c'est déroutant. Tu ne fais aucun effort pour trouver la solution, je ne sais plus quoi te dire. Un gars intelligent comme toi avait de quoi poursuivre de belles études, glaner de beaux diplômes, tu pouvais faire carrière dans une profession honorable, fonder une famille et avoir ton pavillon à toi, au lieu d'employer toute ton oisiveté à inventer un personnage soulevant les coupes de champagne dans les vernissages en attendant d'être démasqué.

Oui, prends la part de cake qui reste, apparemment personne n'en veut.

S'il y a un truc qu'on ne verra plus dans les films de science-fiction, c'est le sentiment qu'on se trouve dans une société sans défauts, ordonnée et paisible, à mille lieues des dystopies et des jungles où règnent une loi du plus fort que le cinéma se sent obligé de fustiger. 2001 est la préfiguration de l'ordre triomphant où nulle embrouille, à peine une info tronquée donnée aux russes, où nulle violence gratuite ne viendrait troubler l'osmose moderne tournée vers la conquête spatiale et sa coopération. Le seul salaud c'est HAL et c'est une machine. Lui seul semble encore imprégné de méchanceté, peu importe les motifs qu'il invoque pour son forfait, il n'est qu'un traître. Quel cinéaste hollywoodien disait : Ce qui fascine le public c'est de voir un personnage qui fait le mauvais choix ? Voilà le personnage en question : un ordinateur. Plus aucun film de SF n'osera se passer de montrer des salauds parmi nous, des méchants au regard torve, des combats à mains nues, des luttes au laser, des perdants décoiffés contre des gagnants gominés.

Assis dans le siège ergonomique d'une salle de ciné ou dans son canapé de salon, on aime les personnages ingérables, on n'a de régal que pour la maraude, le crime, le sang et la domination, comment peut-on accepter voire simplement comprendre la société proprette affichée par notre cinéaste anglo-américain ? Comment ? Mais en changeant radicalement nos vues sur la société contemporaine. La politesse est moderne, la courtoisie l'est encore plus, le respect d'autrui est ultramoderne comme le respect de l'intimité, la probité est moderne, douceur et salubrité le sont aussi, toutes les sociétés policées sont modernes, nos produits tracés étiquetés garantis testés et approuvés sont la modernité même, notre consommation courante nous forme à cette douceur universelle et chaque dégustation la confirme. Aux mœurs archaïques vont les maquereaux et les putes, les escrocs et racailles, les pilleurs, les tortionnaires et leurs chroniqueurs cinéastes, alors qu'aux mutantes, les seules susceptibles de s'adapter, va le tout cybernétique monolithique et marchand, sans salissure.

Si romanciers, scénaristes et autres chansonniers imaginent encore tracer les contours de la société à venir par le spectacle de sa violence et de sa cruauté, c'est que leurs lunettes sont en peau de saucisson. Ostensiblement, la société va vers plus d'ordre et moins de solidarité, vraisemblablement vers plus de domination et autant de sujétion, mais elle va aussi ringardiser l'arène des couteaux tirés, il est temps de s'en rendre compte. Ce vivre ensemble aseptisé n'est donc peut-être pas sans saleté, seulement on se fout de la saleté, on ne lui rend plus le moindre hommage, à la rigueur on lui préférera même la pureté virginale de la lutte des classes. Le traînard, le toxico, le sac à sperme ne seront plus des profils romanesques, ce seront plutôt des culturistes huilés et leur marotte musculaire, par exemple, ou des zadistes soudain très diplomates, ou des artistes rangés et indifférents aux marges, ou des conducteurs de travaux profs de philo. La société spectaculaire de demain sera construite, homogène et sécurisée tel un irréfragable plan d'occupation des sols. Plus aucun intellectuel bourgeois ou artiste friqué n'osera ironiser sur nos paisibles zones pavillonnaires, jalons égalitaristes d'une société tramée. Exit le trash, le gore, l'hémoglobine. Tout sera aussi clean que dans les couloirs concaves de la station orbitale.

Monsieur, il reste du cake ? C'est vous qui l'avez fait ? Votre voisin, ah bon ? Et vous en avez un autre ? Cool, tenez, mettez-le là. Merci.

On reproche à 2001 d'être un film froid, glacial même, où l'émotion est réduite à la portion congrue, à peine deux trois affects d'astronautes formés précisément à ne pas se laisser guider par leurs affects. Il y a des spectateurs qui ne peuvent retenir quoi que ce soit d'un film s'il ne contient au moins une scène mélodramatique, larmoyante au besoin,

en tout cas une occasion de remuer en soi un apitoiement. Qu'on leur tire des larmes, des larmes de colère, encore mieux. Typique du programme blockbuster dans lequel tu crois voir de l'action, non, ce serait à la fois trop simple et trop bourrin, il y a un plan précis et minuté chrono en main : Dix minutes d'action, cinq d'émotion, puis cinq d'action, quinze minutes d'émotion, à nouveau dix minutes d'action, cinq d'émotion, etc. Pas d'action sans émotion, pas d'émotion sans action. Tu comprends ? Les gens payent pour voir des montagnes russes émotionnelles, tension relâchement, tension relâchement.

Un cinéaste indépendant qu'on imaginerait assez indifférent à cette norme ne propose pourtant pas autre chose car il tient lui aussi à concerner son public et de toute façon il a lui-même été formé à ce régime sans surprise. Pas un seul qui n'ait adoré n'importe quelle daube commerciale et ne l'affiche prioritairement dans ses goûts, alors que son cinéma, plus personnel, semble si imprévisible. Pas de petite production sous-financée et sous-distribuée sans : action, émotion, action, émotion. Tout esthète est formé par les novels, formation continue de l'imaginaire, où une action ne peut pas durer cent pages, encore moins une émotion, évidemment pas non plus une description méthodique, ni un raisonnement, car tourner ces pages signifie rester en éveil et surtout ne pas décrocher. Le captage de l'attention a contaminé n'importe quelle œuvre, il faut doser, équilibrer, avec un œil sur le chrono.

Reste qu'il n'est pas facile de déployer de l'action dans un récit, je veux dire une action à la fois stimulante et haletante, il faut un drôle de tour de main, par contre, de l'émotion, pas de problème, il y en a des tonnes en magasin, suffit de se servir. Un gosse paumé, un poulain claudicant, un couple qui se sépare, la guerre qui vient dessus, le fisc, l'adultère, la trahison, des notes de musique mélancoliques sur un blessé enlacé par son meilleur pote, la liste est longue et les permutations fonctionnent dans 100% des cas. Tu sais ce que cache cette moisson de bons sentiments, j'imagine. Parce que l'émotion à l'image sert à cacher quelque chose, évidemment, tu t'en doutes : toute cette sensiblerie est l'occasion rêvée de grimer l'indifférence totale d'un auteur aux souffrances d'autrui. Plus il fait chialer son spectateur, moins il est sensible, c'est un véritable radar à salauds ce truc. Inversement, un film glacial ne révèle peut-être pas une personnalité attachante derrière la caméra mais au moins nous cache-t-il autre chose.

Tu te souviens de ta Solène ? Elle te plaisait celle-là. Vous vous en êtes roulé des pelles dans son salon. Tu m'as dit que tu ne te souvenais pas de votre premier baiser, tu te voyais la tripoter quelques jours après sur le canapé, glisser ta main vers son sexe encore caché par son jean vaguement déboutonné, toucher un petit membre dur dont tu ignorais encore le nom, aussi dur que le tien mais beaucoup plus petit, en revanche, le baiser inaugural, la permission de consommer, tu ne la retrouvais pas. Quand même, quoi, le premier baiser, pour un timide comme toi. La suite est certes beaucoup plus stimulante pour la mémoire. Solène t'a légèrement repoussé pour pouvoir se déshabiller entièrement, tandis que toi, frappé de stupeur, tu n'as pas retiré tes propres vêtements, la contemplant comme désemparé. Elle n'a rien dit, a attendu un peu, puis se souvenant d'une scène vue dans un sitcom où une professionnelle du sexe se jetait sur la braguette d'un client apeuré, a déboutonné la tienne et t'a fait balancer la purée en moins de deux minutes. Tu t'es écroulé de plaisir et Solène a compris qu'elle devrait patienter pour le sien. Or, cherchant à rivaliser d'irrationnel avec toi, elle est allée soudainement chercher un objet dissimulé derrière une armoire qu'elle t'a présenté bras tendus, comme une offrande. C'était une arme, tu n'en avais jamais vu de près, il y avait un tube avec, les deux pièces

d'un métal noir brillant emballées dans un torchon. Solène, encore nue, t'a dit : Tiens, prends ce truc, planque-le où tu voudras, je ne veux plus le voir ici ! Toi, je te fais confiance !

Ce Beretta 92, tu m'as invité à venir le voir quarante ans plus tard dans ta maison de campagne. Il était posé sur une table de camping, dans le garage, le canon tourné vers la réserve de bois sur laquelle se lisaient des impacts de balles. Des copeaux noirâtres tapissaient le sol dans une odeur de poudre, tu venais de t'entraîner une vingtaine de minutes. J'ai trouvé pitoyable cette mise en scène, plutôt ce dévoilement, je me suis beaucoup inquiété pour toi. Depuis quelques mois et à l'insu de tout témoin, tu avais extirpé cette arme d'un recoin difficile d'accès, probablement sous ce tas de bois, puis t'étais appliqué à la nettoyer, lui enlever sa patine et sa crasse, l'avais songeusement soupesée avant d'appuyer sur la gâchette, une seule fois, dans une poche insonorisée bricolée avec des plaques de polystyrène. Il fallait d'abord avoir tiré un coup avant d'ajouter le silencieux pour les tirs suivants. Ton flingue n'avait pas résonné depuis près de quarante ans lorsque tu t'entraînais sur ce même tas de bois avec ton pote Sylvain et son chant était toujours aussi sec, bruyant, effrayant. Il y a des outils qui font peur à leur propre utilisateur tels la scie circulaire ou le compteur Geiger. Tu parvenais au moins à étouffer la détonation mais son souffle t'étonnait à chaque fois. Le chargeur se vidait une fois par jour et en matinée pour ne pas alerter le voisinage par des éclats lumineux. Personne n'était au courant, du reste, personne n'a su que tu avais cette arme, hormis ton pote et Solène. Cette mise en scène campagnarde consistait à concerner un nouveau venu, sans aucun doute obtenir une aide aussi, disons la solution. J'ai eu cette phrase idiote, lâchée par agacement : Tu ferais mieux de te vider les couilles !

Les Américains sont obsédés par un solde à débiter sur le compte de la perfide Albion, l'ancienne puissance colonisatrice, matrice symbolique ayant fait déferler la langue de Shakespeare sur l'Ouest sauvage. Comme ils doivent marquer leur différence avec l'île, ils invoquent toujours son ennemi naturel : la France, sans même s'en rendre compte. L'inconscient américain est ainsi peuplé de références obsédantes à un pays qui ne les inspire pourtant guère, nation trop portée sur la politique dont elle croit détenir le suc, alors que l'Américain est mystique et pragmatique. C'est bien une psychanalyse qu'est venu chercher le soldat américain en libérant deux fois la France de son envahisseur continental. Et la cure a continué avec les artistes et écrivains, d'abord les Stein puis les Hemingway et les Fitzgerald puis les Burroughs et les Kerouac et les Nabokov et tous ces pèlerins anglophobes.

Kubrick, citoyen américain installé à Londres, fait partie de ceux qui ont courageusement occulté, à un film près, toute référence à cette France fantasmée. Nulle trace dans 2001, par exemple, ici l'obsession est spatiale, ce sont Soviétiques versus Américains, seuls deux judokas japonais font une subliminale apparition sur un des écrans télé du vaisseau de liaison, histoire de rappeler quelle est la puissance en devenir à l'époque. Seulement voilà, oui consciemment un Américain peut se passer d'adresser un clin d’œil à la France des coupeurs de cheveux en quatre, mais inconsciemment c'est une autre histoire. Jusqu'à la scène finale où Dave Bowman se retrouve piégé dans une mystérieuse pièce aux moulures et mobilier adaptés à une suite d'hôtel, pas la moindre allusion à quelque chose d'hexagonal, ne serait-ce qu'un mot tel *Paris* ou *merci.* Or le décorateur des studios londoniens a eu à changer un petit quelque chose dans l'environnement façonné par ses artisans britanniques : les tableaux. À l'origine, de délicates scènes champêtres inspirées d'un Smithson, peintre royal attaché à décorer les salons de la cour, bizarrement remplacées par d'autres scènes champêtres signées Nattier, peintre apprécié dans le Paris d'avant la Révolution.

Correction, dans l'urgence, de Stanley Kubrick lui-même, qui étonna toute l'équipe technique du film peu coutumière de caprices de ce genre vu la précision scientifique des décors à laquelle elle s'employait depuis le début. Cette anecdote est peu connue et

d'ailleurs pas un seul article, pas une seule étude ou thèse sur 2001, pas un seul propos noté à quelque endroit que ce soit : blog, fil, interview, journal intime, ne la mentionne. Elle a pourtant son importance car imposait un peu de France dans un décor à peine perceptible dans ses détails étant donné que toute l'attention du spectateur devait se porter sur les diverses expressions de Dave Bowman debout dans la salle de bains, puis attablé en robe de chambre, puis allongé sur un lit. Le réalisateur venait de laisser parler son inconscient donc subsumait que cette scène marquait aussi l'entrée de Dave Bowman dans le sien. L'autre frontière possible atteinte par l'astronaute aspiré à toute vitesse dans des strates psychédéliques est sûrement celle de son propre esprit et peut-être même de sa folie, on ne l'a pas assez dit. Ceux qui chercheraient à expliquer ce que signifie la séquence meublée de transmutation des corps à différents âges du même personnage pourraient d'abord se demander s'il ne s'agit pas de la zone définie par la célèbre topique freudienne qui ignore toute logique temporelle et signifiante.

Je connais tes réticences sur la psychothérapie, je vois bien que tu te crispes à chaque fois que j'aborde le sujet. Tes parades sont huilées, on voit que tu as de l'entraînement, à chaque fois tu fais ce petit hochement de tête significatif avant d'envoyer une formule qui semble n'appartenir qu'à toi et qui résume, en quelques mots, l'étendue de ton savoir : La psychanalyse ne sert qu'à refouler le réel ! C'est très joli, gonflé surtout, vu ce que tu refoules toi. Si la formule ne suffit pas, tu envoies tes listes d'ouvrages, l'antipsychiatrie ceci, l'antipsychiatrie cela, un livre noir, des sociobiologistes, etc. Comment ne pas leur donner raison ? Or je ne vois pas quelle pilule alternative administrer à un type qui s'est fait peur en braquant des pavillons, n'a pas été pris, est resté secrètement violent, pourrait presque recommencer, trouve jouissif de se prendre des vents, ne sera même pas rémunéré pour son exposition vedette sur la blockchain faute d'avoir rempli des formulaires administratifs pourtant simplissimes. S'il y a une ouverture du côté de la confession thérapeutique autant essayer, non ? Je sais que tu te trouves aussi équilibré que possible et que mon histoire de soins te fait rire, mais permets que je m'inquiète de voir un gentil garçon réutiliser son arme après quarante années de peur et de dissimulation, c'est réellement flippant. Me parler ne changera rien au problème, me convaincre de ton excellente santé mentale à coup d'explications scientifiques ne fera que retarder une libération dont tu as besoin, un ou une inconnue assermentée a peut-être la solution avec ou sans divan, essayons. Quoi, le prix d'une séance ? Mais remplis ces putains de formulaires alors !

On a avancé, tu trouves pas ? Regarde comment ils te contemplent, il n'y en a pas un pour moufter. Ils font défiler toute une liste de films censés avoir des beautés analogues à celles de 2001, se font graviter des vaisseaux, voient des labyrinthes et des forêts parlantes, explorent des filaments, des affiches et des peurs, mais ne trouvent rien, je peux te le dire, spécialement s'ils restent dans le domaine de la science-fiction. Et d'ailleurs le problème c'est la science-fiction, je veux dire la science-fiction aujourd'hui, car son défi principal est d'être en mesure de présenter un paysage aux spectateurs qui soit assez crédible pour faire sentir le changement d'époque. Pas nécessaire de moderniser tous les objets, de relooker le mobilier et de travailler le look des personnages, le paysage doit suffire, on doit se sentir propulsé dans un environnement entièrement neuf, généralement vu d'avion ou d'un drone. Il faut survoler une ville démesurée parce qu'on suppose que l'extension des zones urbaines est exponentielle, voire survoler de simples champs, non plus de maïs transgénique, mais d'impulsions électriques et de flashes qui

feraient de la campagne un immense circuit intégré. Toute époque a son paysage et c'est même à cet indice qu'on la reconnaît, sauf que dans les années soixante il était encore possible de montrer quelque chose d'absolument neuf.

Mettons que tu prennes ton avion à Orly de nos jours. Le taxi te dépose devant l'aérogare et tu aperçois déjà des fuselages d'avions. C'est quoi au juste un avion ? Un fuselage, une cabine à l'avant et des hublots sur les côtés, deux ailes en V qui portent des réacteurs, une gouverne avec ailerons mobiles, l'ensemble porté par des trains de roues et un boucan épouvantable. Imagine maintenant le lieu, la scène et l'engin quelque soixante ans en arrière. Tu vois quoi ? Te voilà donc vers 1960 et rien n'est réellement différent. L'aéroport d'Orly ressemble à nos aérogares, il est long, vitré, aéré, horizontal, des Boeing 707 et des Caravelles ont les ailes en V avec réacteurs, il y a des hublots, des cabines à l'avant et des trains d'atterrissage, etc. Soixante années de progrès délirants en aéronautique et des matériaux toujours plus composites et légers n'ont rien changé à l'aviation de ligne. On connaît le décollage vertical et même le principe théorique de la téléportation tandis que des drones robotisés sont déjà en service, or l'ergonomie du transport aérien ne montre rien de sensiblement différent à voir pour un simple touriste. Le film de science-fiction de 1960 qui montrerait des petites capsules voltigeant dans tous les sens et des ascenseurs atomiques luminescents donnerait complètement à côté s'il comptait nous propulser à l'époque actuelle. À peine deux ou trois petites informations visuelles ont changé depuis, mêmes les bagnoles garées sur le parking sont identiques ou presque. Maintenant, regarde Orly encore soixante ans en arrière soit vers 1900 : où en est l'aviation de ligne à cette époque ? L'aéroport ressemble à quoi ? Et le parking ? Le seul avion connu, qui du reste ne porte pas encore ce nom, est une structure de voiles ayant franchi quelques mètres à 30 cm du sol. Automobile, radio et cinéma en sont à peu près au même stade de développement. Là, il y a de quoi fantasmer. Les changements de paysages intervenus entre 1900 et 1960 n'ont rien à voir avec ceux intervenus entre 1960 et aujourd'hui.

Le réalisateur de science-fiction actuel doit prendre en compte le fait que la technologie a changé la donne en profondeur mais pas en surface, la clairière de l'être est une immense plateforme neuronale spintronique interconnectée, les lux ont remplacé le luxe, les bits le grain, le quantique la quantité, etc. Il reste quoi comme idée de dépaysement ? Un plan fixe dans un accélérateur de particules ? Un panoramique sur une procession de nanotubes ? Non, le réalisateur doit, encore et encore, montrer des villes ultramodernes, des engins ultramodernes, des machines délirantes et des robots toujours plus robots, trucs vus et revus cent fois et qui n'épatent plus personne. D'où le principe qui en découle, peut-être le plus radical et le plus troublant que tu aies eu à défendre jusque-là, qui veut que la science-fiction soit l'art du vingtième siècle et même de la première moitié du vingtième. Un siècle avant que l'ergonomie de toute la technique, modérée par des coûts raisonnables, devienne quasi répétitive et ressemblante, en tout cas sur le plan visuel, comme les ailes en V des avions. L'optimisation de l’ingénierie informatique a complètement disqualifié le progressisme éberlué des Asimov et autres Bradbury.

Mais ce n'est pas tout. Ceux qui ont vu Niel Armstrong poser le pied sur la Lune à la télé ont tout de suite imaginé la suite : Mars et Vénus voire un satellite de Jupiter très rapidement. On en est où aujourd'hui ? Il doit bien y avoir un peu d'argent de côté pour un retour ne serait-ce que sur la Lune ? Non, trop cher, pas assez utile, surtout pas assez rentable. Et ses inépuisables ressources en minerais ? Pas prouvées, d'accord, mais l'établissement d'une base permanente manière de disposer d'un tremplin pour la suite de la conquête spatiale semble un minimum, non ? Chinois et Indiens déclarent s'y atteler, mais concrètement, il y a quoi ? La base lunaire de Clavius qui accueille les vaisseaux en ouvrant une corolle de pétales de cent mètres d'envergure est prévue pour quand ? Lorsque Kubrick montre ce truc à un public de 1968, il n'y a personne pour douter que cinquante ans plus tard on verra beaucoup plus impressionnant encore, alors que nous en

sommes à nous demander si nos tablettes égalent celle que l'astronaute Dave Bowman pose à côté de son plateau repas. Je vous le dis, tu leur dis : Plus aucun film n'épatera, n'éblouira, ne convaincra autant que ce 2001 projeté en drive-in devant des rangées de Corvette C2 toutes roucoulantes d'une essence avec plomb. Cette époque était celle de l'anticipation qui en mettait plein les mirettes, l'affaire est maintenant pliée.

Sylvain et toi n'étiez nullement fâchés, seulement le soir de votre sixième agression contrariée par un chien récalcitrant vous avez dû foncer chacun dans votre coin. Vous saviez évidemment que vous vous reverriez dans la cour du lycée mais, par un accord tacite, vous ne vous adressiez plus la parole, au point que tes amis te demandaient pourquoi cette bouderie soudaine. Pas besoin d'avoir vu mille films policiers, mille braquages, pour comprendre ce principe d'une simplicité enfantine : après le coup, on se sépare, on ne donne plus la moindre nouvelle sur une assez longue durée, puis on se retrouve pour le partage une fois la pression policière retombée. Légèrement différent dans votre cas puisqu'il n'y avait aucun butin, or vous observiez spontanément cette précaution d'usage. Plus aucun regard l'un sur l'autre lors des intercours, il était hors de question d'échanger quoi que ce soit. Vous avez même poussé la sophistication jusqu'à ne plus prendre de nouvelles du tout : Sylvain avait-il eu son bac ? Toi oui. Sylvain avait-il été inquiété, des policiers étaient-ils passés chez ses parents pour le voir lui ? Pas chez toi, en tout cas. Vous vous prépariez à l'oubli respectif. Il ne fallait surtout pas avoir peur, il fallait oublier. Dans un sens, cette prescription par défaut de l'acte ou disons cette occultation de l'acte donnait un tour génial à vos six intrusions et à votre pari.

Tu m'as dit t'être documenté sur cette notion de prescription. Tu avais trouvé qu'en fonction d'un barème assez précis tu pouvais compter sur trente ans après les faits reprochés, que passé ce délai, il n'y avait pas la plus petite raison de relancer l'enquête, ni d'engager de quelconques poursuites. Tu pourrais donc crier victoire à l'âge de quarante-cinq ans et te féliciter d'avoir réussi ton sale coup. C'est d'ailleurs à cet âge que tu t'es mis à retrouver la trace de ton ami et complice. Sylvain s'était installé avec les siens dans un pavillon de Champigny ressemblant en tout point à ceux que vous terrorisiez ados. Il travaillait comme employé communal à l'instar de son épouse et avait été entraîneur bénévole d'une équipe de handball de son quartier. À cette époque, ton apprentissage intellectuel te faisait presque passer pour un écrivain ou quelque chose du genre, pourtant, tu étais au chômage, tes études avaient été médiocres, quelques jobs dans le tourisme ou le cinéma, rien de très formateur. Or l'autodidacte en imposait avec son savoir encyclopédique, son accumulation de références non lues, son aisance de conteur et surtout cet art de dénicher de belles formules écartant tout soupçon d'imposture. Tu pensais donc pouvoir sonner au portail de Sylvain en lui donnant toutes les garanties d'un réel changement. Il t'ouvrit d'abord perplexe puis reconnut vite ce regard bleu très persuasif qui avait réussi à l'entraîner dans un délit à haut risque. Lui n'avait pas beaucoup changé, peut-être un rien plus sportif, son accueil, naguère jovial quand il te voyait, exsudait maintenant l'inquiétude. Pourquoi venir le voir après tout ce temps et dans quel but précisément ? Tu n'as pas eu à t'expliquer tant épouse et enfants ont vite rejoint Sylvain à l'entrée pour les présentations. Un vieil ami du lycée, dit-il laconiquement. Te tirant par la manche, le cadet faisait visiter sa maison et ses constructions de Lego devant lesquels tu te pâmais d'admiration avec une voix douce, ondulante et chantante qui n'appartient qu'aux personnes cultivées. Oui, manifestement tu avais beaucoup changé et n'avais rien d'une brute, Sylvain pouvait servir le thé sans trop te questionner. Du reste, un nouvel accord tacite s'installa : vous n'alliez pas évoquer le monstrueux pari de l'époque, ni faire la moindre allusion à ce souvenir. L'occultation et le refoulement semblaient être un jeu dont vous maîtrisiez parfaitement les règles. Quand vos regards se croisaient, vous étiez persuadés d'y lire à peu près la même chose : des peurs, des bouches implorantes ou dents serrées, des individus ligotés sous la menace d'un flingue, un seau dégoulinant de sperme, le chien aboyant, etc. Il était évident que vous n'aviez rien oublié mais cette

intimité restait honteuse. Tandis que la discussion tournait autour de vos parcours respectifs, de ceux ou celles que vous aviez revus, il t'a semblé que Sylvain était en train de comprendre l'objet de ta visite, un léger sourire trahissait même son soulagement. Vous étiez tous deux à célébrer votre victoire, votre pari avait tenu, vous n'aviez été aucunement inquiétés et ce qui aurait dû logiquement aboutir à une défaite se transformait en victoire intégrale, on eût dit que vous ne regrettiez rien.

Il en va de tes râteaux sentimentaux comme de tes études ou la manière dont tu t'arranges de ton chômage durable, tu sais transformer tes défaites en victoires, du moins, cette acrobatie te suffit. Sylvain a fondé une famille et a une situation, je ne dis pas que tu espérais la même issue mais, de toute manière, tu ne pouvais pas y prétendre. Quelque chose t'encombre, pas un simple détail, une chose, un bloc, un bloc de granit noir luisant posé au milieu de ton inconsistance. Je ne sais plus si c'est la fessée sur la plage, la manière hallucinante et brutale dont tu t'en es vengé, le Beretta 92 ou cette hésitation devant Solène nue, je ne le sais plus et comment pourrais-je le savoir si ce n'est en t'en parlant ? Tout compte fait, comme les solutions thérapeutiques ne te branchent pas, puisque tu ne vois pas au nom de quoi changer une situation qui semble prendre un tour avantageux, puisque tu as le volume pour accueillir quatre brillants intellectuels au sein de ton exposition, pourquoi ne pas m'amuser à donner le change avec toi ? Si les délits à deux complices t'attirent autant retenter le coup. Là, il est absolument certain que le challenge se fera sans dégâts, une thèse en huit points n'a jamais terrorisé personne. Les laisser bouche bée, stupéfaits, hagards, les faire taire, tel est le plus petit dénominateur commun avec tes braquages de Champigny. Avancer publiquement que 2001 marque la frontière indépassable et inexorable du film de science-fiction est encore une manière de braquage. Nous bluffons avec un chargeur vide, oui, vraiment du bluff, car nous tenons pour certain que toute œuvre, tout système philosophique, tout artiste ou penseur doit être égalé, même surpassé, nous refusons l'immobilisme. Rien ne doit être tenu pour figé, le prestige historique n'est qu'une intimidation facile derrière laquelle se cachent ceux qui ont la trouille du changement. Les paramètres de l'excellence changent avec les époques et on peut même affirmer que chaque époque gagne sur la précédente en accumulant du savoir, souviens-toi que tu m'as toujours rappelé cette évidence. On trouvera plus influent que Platon ou Einstein et plus inspiré que Mozart, question d'angle et de patience. A fortiori, un film tout seul est peu de chose comparé aux films possibles, on croirait à un gag lorsqu'on pose ainsi le nôtre sur un piédestal. Ce pari est totalement contraire à nos principes, il n'en est que plus excitant.

Seul le duo compte, double imposture, tu causes, je vais planquer le sachet de coke dans un recoin rhétorique, pas d'enquête, pas de plaintes. Si c'est le chemin que nous devons prendre pour te faire lâcher définitivement ce flingue, allons-y. Ce qui me plaît chez toi c'est ton côté garçon sans histoires, un comble pour celui qui en a raconté tant. Et encore, est-ce que tu racontais des histoires ? Non. La véritable histoire se définit d'une seule et unique manière : son dénouement, sinon, il s'agit d'un récit. Le récit s'arrête quand on arrête de raconter mais n'a pas nécessairement de dénouement. Du reste, tes histoires truculentes en colonie de vacances s'évanouissaient d'elles-mêmes quand tu n'avais plus rien à dire, tu n'hésitais pas à masquer cette lassitude par une formule du genre : Ils se séparèrent puis rentrèrent chacun chez eux, bonne nuit les gars ! Non-dénouement absolu, mais comme chacun avait eu son rôle, rien à dire. Exactement le mode de fonctionnement d'une série. Les épisodes s'arrêtent dix fois, cent fois, mille fois,

sans la moindre trace de conclusion. Exactement le fonctionnement de 2001. Quatre épisodes distincts avec quatre fois des acteurs et des rôles différents reliés par le monolithe noir qui fait son apparition dans chacun d'entre eux. Le revoilà notre aimant, tu comprends maintenant. L'incompréhension très passive des spectateurs a commencé dès le début du film, pas seulement dans cette chambre d'hôtel finale qui n'était que la suite du feuilleton. Plus aucun film programmé en salle n'osera se passer d'une histoire évolutive avec sa conclusion et surtout plus aucun n'osera se prendre pour une série, sinon, autant la réaliser. L'Odyssée de l'espace est même un coffret, une saison des quatre saisons : 1. Les primates ; 2. La station orbitale et Clavius ; 3. Discovery et HAL ; 4. voyage intersidéral et chambre d'hôtel. Aucun dénouement puisque le cycle est censé recommencer, nulle histoire qu'on puisse raconter à celui qui n'a pas vu le film, la boucle narrative pivotant allègrement sur son axe, chef d'œuvre séquencé disponible à l'Intermarché de Lorris quelques cinquante ans après son atterrissage dans les salles obscures et dorénavant au beau milieu des coffrets de séries.

Je te soumettrais bien une nouvelle hypothèse du genre de celle séparant les œuvres en vraisemblables ou pas, qui porterait cette fois sur l'indécidable. Je voudrais que tu la gardes pour toi car nous n'en avons jamais parlé. Voilà, il y a des œuvres supérieures aux autres, mais indiscutablement supérieures, dotées d'un prestige incomparable : ce sont, pour rester au cinéma, les films indécidables, ceux où, quoiqu'ayant lu le mot *fin* au générique, le spectateur ne peut pas donner une explication à ce qu'il a vu. Il a son explication mais elle diffère radicalement selon les individus. Pareil pour les romans construits autour de narrations claires et couronnés d'un climax mais dont on ne peut pas avoir compris le sens profond. On y a bien perçu un dénouement, on croit l'avoir vu, comme dans le *Duel* de Spielberg, où c'est bien l'automobiliste terrorisé qui finit par gagner la lutte, mais personne ne sait pourquoi le camionneur l'a persécuté à ce point. Du reste, pourquoi une explication puisque seul le suspense a compté ? Ni le romancier Richard Matheson ni le cinéaste Steven Spielberg n'ont la moindre idée des motivations de leur camionneur, disons du camion, laissant au public le soin de les trouver. Quand on a demandé à Hitchcock pourquoi ne pas avoir montré ce qui motivait l'agressivité de ses oiseaux, il a répondu : En le montrant j'aurais fait un film de science-fiction. Exact, il y a des choses qui ne s'expliquent pas et il y a des choses qu'on refuse d'expliquer. À ce titre, notre 2001 n'est pas non plus un film de science-fiction. Tu l'as vu 228 fois de façon compulsive car peut-être s'y trouvait l'énigme la plus synchrone avec ton indécision. Ta délinquance juvénile fut aussi fugace qu'inexplicable, tes peurs présentes n'ont pas d'explications, ton changement radical de personnage ne dénoue rien, le refoulement a trouvé son chef d'œuvre cinématographique.

Sont indécidables les *Take Shelter* de Jeff Nichols, *Le Bavard* de Louis-René des Forêts, les prescriptions de justice concernant les braquages à main armée et 2001 plus que tous les autres. Lui l'est à tout moment du récit, répertoire complet d'indécisions, d'imprécisions presque, alors qu'on trouverait difficilement film plus maîtrisé et plus méticuleux. Comment oser y mettre son grain de sel, comment donner une explication consensuelle à une épopée qui n'en veut pas ? Déjà, quand tu leur as dit que Kubrick était le premier des lanceurs d'alerte hollywoodiens, tes auditeurs n'ont pas compris. Quand tu leur as dit que Clarke et Kubrick montraient que des happy few satellisés n'allaient avoir à en découdre qu'avec des ordinateurs retors, personne n'a imaginé que tu parlais de la guerre larvée entre nantis et pauvres, les premiers déjà en orbite et les seconds toujours sur le terrain. Selon toi, le géosocial est évoqué ici pour la première fois : des métropoles mondialisées s'accaparant emplois et ressources tandis que des territoires périphériques sont pillés et abandonnés. Le mot *géosocial* est de toi et note que je place là une de tes thèses, je suis ton interprète pour le coup. Vous n'avez pas vu ce message dans le film ? Parce que nos deux révolutionnaires sont directement passés à l'étape suivante. Ce géosocial n'était pas encore assez, il fallut même quitter le sol nourricier, sans doute déjà

trop pollué, agité par des conflits sociaux et identitaires incessants, pour rejoindre des stations orbitales réservées à ceux qui en avaient les moyens. Kubrick les a flanqués d'uniformes logoïsés *Panam* ou de costards marronnasses pour mieux dissimuler cette mutation astronautique de la fracture sociale. Tu leur dis et leur redis : 2001 est le film le plus engagé de l'histoire.

Ta petite comédie campagnarde a produit son effet et aboutira sûrement à quelque chose d'utile. Il m'a suffi de voir ton air satisfait, tendant le bras vers la cible dans une immobilité solennelle, lâchant une balle par minute, ce qui est très lent, pliant puis dépliant l'avant-bras méthodiquement avant chaque tir, pour me faire comprendre quel rôle j'allais devoir endosser. Ni l'odeur de soufre, ni l'impact brutal des balles sur des bûches déchiquetées, ni la culture afférente à cette violence visuelle n'avait de quoi me concerner. C'était comme si je venais de faire irruption dans ton garage, surprenant un sportif à l'entraînement, plutôt un dépressif haineux pris en flag. Tu n'as même pas relevé mes phrases pleines de mépris, sinon pour les neutraliser par une formule dédaigneuse : Tu veux essayer ? Non, je n'ai pas voulu essayer, ni n'ai voulu toucher à ce truc. D'emblée, il m'a paru nécessaire de te convaincre d'une chose simple, très simple, éloignée de toutes nos thèses de poseurs, que n'importe qui peut valider sans manières : nos hontes et nos refoulements produisent toujours une espèce de relique que nous conservons inutilement voire dangereusement auprès de nous. Nous la cachons, l'escamotons autant que possible, mais sommes obsédés par cet objet agissant comme une capsule de temps prête à être exhibée en surface avec sa charge de souvenirs. On la retrouve toujours au hasard d'un rangement et parfois c'est l'occasion de la montrer à un tiers. Rares sont ceux qui ont pensé à se séparer définitivement d'une épuisette ayant servi à frapper ou d'une ceinture ayant sifflé comme un fouet, à se séparer de toutes ces choses détournées de leur fonction le temps d'un drame, préférant les conserver dans l'attente d'un usage plus conforme. A fortiori, je comprends qu'on veuille garder un flingue, pas si courant d'en avoir un, surtout s'il n'a servi qu'à du tir sportif, mais je ne comprends pas que tu sois incapable d'évaluer sa nuisance, ce poids qu'il fait peser sur tes choix et tes aspirations. Solène ne t'a jamais demandé de le soigner, encore moins de l'utiliser en mettant en joue d'honnêtes citoyens par pur défi puéril. Et puis, n'oublions pas que tu ne sais rien de son histoire avant de l'avoir eu, peut-être a-t-il servi, avec ce silencieux tout de même, c'est presque sûr. Imagine qu'on soit à sa recherche. S'il y a prescription au pénal, il n'y a jamais prescription chez les crapules, tu y avais pensé ? Il faut l'effacer maintenant, pas le cacher, l'effacer, le détruire, le balancer loin de toi. Évidemment, l'objet est compromettant comme aucun autre et s'en séparer est un nouveau défi en soi, mais j'y ai réfléchi, écoute-moi. D'abord, ne recherche pas la barque de laquelle tu feras glisser discrètement ta quincaillerie au milieu d'un lac, les numéros de séries s'accrochent durablement à leur matrice, tu n'imagines pas le nombre de promeneurs ou de dragueurs de fond trouvant des pièces à conviction supposées introuvables. Découpe ton Beretta, petits bouts par petits bouts, le chien, le chargeur, limés, sciés, chaque pièce obtenue mélangée aux ordures ménagères dans le container réservé à cet effet et ceci une fois par mois. Le trieur de la déchetterie ne peut en aucun cas repérer une crosse coupée en quatre s'il voit un éclat isolé défiler sur son tapis roulant. Élimine patiemment ton arme, elle n'a fait aucun dégât entre tes mains, alors restons calme et méthodique. Remplace tes séances de tir matinales par du façonnage en atelier, très discrètement. Le processus doit durer pour être efficace, tu as déjà attendu quarante ans et même plus alors donne-toi encore de l'air,

ce sera même assez intéressant à concevoir, des tout petits bouts débités, méconnaissables, insignifiants. Tu te reconstruiras psychologiquement, tu verras.

J'ai bien noté que la destruction de cet os de tapir ne résoudrait pas toute l'énigme de tes ratés. Ce n'est qu'un outil, un joujou, je sais, le véritable objet est fixé dans la psyché et la mémoire. Tu ne te reconstruiras qu'en partie seulement, nous sommes d'accord, mais tu n'imagines pas quelle portée peut avoir cet acte symbolique. Regarde-le ton trophée, votre trophée à tous les deux, dont tu es l'unique détenteur, non plus donné négligemment par Solène mais offert sur un plateau par votre impunité. Sylvain et toi n'avez conservé ni vos cagoules ni le sac de farine, il ne reste que l'artillerie qui est autrement plus dangereuse. Si encore tu ne l'utilisais pas, si tu avais soulevé un tas de gravats pour me le montrer, si tu avais ouvert un coffre fermé sans clef, si tu avais défait un linge scellé par des cordelettes, puis dépoussiéré un pistolet plus vraiment en état de fonctionner, on se serait dit : Bon, à quoi bon le jeter, remets-le. Mais les raisons pour lesquelles tu t'es engagé dans un processus de violence à l'époque nous sont totalement inconnues. Qui sait si elles ne sont pas à nouveau réunies ? Ton immense culture de papier ne suffira pas dans son rôle de garde-fou, le savoir n'a jamais garanti contre la violence. Ce que tu fais briller en public se ternit lorsque tu te retrouves seul. Tirer n'est pas un loisir, pas chez toi en tout cas. C'est sûrement une résurgence, une fascination pour la puissance virile qu'enclenche une petite pression sur la gâchette, peut-être l'expression d'un sale tempérament, agressif et dominateur, cauchemar du méchant garçon venu troubler le sommeil du gentil garçon. On t'a toujours dit que ton regard portait le reflet d'une brutalité, que c'était celui du prédateur, de l'aigle, vile physiognomonie, d'accord, mais tes colères délirantes, ces menaces proférées au volant, cette électricité dans l'air autour de toi qui a tant inquiété tes passagers alors que tu paraissais si doux au moment de leur ouvrir la portière, ne sont-elles pas la preuve d'un dérèglement intime ? Que nous apprennent ces éclats de tes véritables penchants ? Qui te ressemble le plus : toi et cette tranche de cake délicatement extraite d'un buffet mondain ou toi et ton Beretta 92 visant un innocent ? Tu as vu quelle transmutation fait de l'astronaute un vieillard et du vieillard un embryon et de l'embryon un astre. Il y a la boucle temporelle et son questionnement fondamental : où en sommes-nous dans cette boucle ?

Quel âge as-tu quand tu tends ton bras armé vers ce tas de bois ? La cinquantaine ou quatorze ans ? Simple défoulement ou préparation ? On n'en sait rien. Tu n'aimes pas tirer, tu n'aimes pas décharger, tu n'aimes pas étouffer des détonations dans le secret d'un garage à la campagne, tu n'aimes pas ce que tu fais et là est le véritable danger. Ton flingue te domine, il te tient, t'attire vers de nouveaux ennuis, du moins, te maintient dans un piège. Tu comprends ce que je te dis ? Exit le flingue, soulage-toi pour de bon. Du vent dans les voiles, libère-toi, du vent dans les voiles pas dans tes dragues, plus aucun râteau accepté avec philosophie, plus d'hébétude devant le corps nu de ta partenaire, le phallus dur comme de l'acier quand tu la vois retirer son premier faux-cil, envisage une reprogrammation complète. Oui, je te parle de sexe, parce que le reste va avec. Et puis, c'est tout de même toi qui m'en parles le plus souvent. Tes tirades sur la postsexualité m'ont toujours beaucoup amusé, on peut dire que j'ai été bon public. M'avoir fait comprendre que tu te préparais, depuis tes quinze ans j'imagine, à une mutation inévitable dans le processus de reproduction humain qui sera celle de l'abandon complet de la sexualité avait quelque chose de drolatique. Avoir même affirmé que Kubrick l'affiche explicitement dans 2001, où ses nouveaux riches satellisés n'ont plus la moindre appétence pour la chose, tenait effectivement assez la route, notamment quand tu me demandais de citer un seul space opera sans une scène de drague. Et puis l'emballage final dans la chambre d'hôtel montre clairement qu'un seul regard assure une reproduction spontanée de l'espèce sans insémination. Si aujourd'hui encore cette thèse te suffit, alors oui, allons gaiement vers la postsexualité annoncée et gageons qu'aucun nouveau film de science-fiction n'osera la préconiser aussi manifestement, mais méfie-toi quand même.

Ta sexualité et ta postsexualité ne m'intéressent plus. Tu t'en es arrangé plus que tu ne dis et si tes foirades restent nombreuses, elles n'ont manifesté qu'une seule peur véritable, celle de procréer. Tant qu'à être un héros dans son domaine autant l'être totalement, sans ambiguïté, sans discours tricheurs. Je préférerais de beaucoup entendre le récit d'un asexuel pur et dur ayant courageusement échappé aux tentations, n'ayant connu ni la pénétration ni les transferts séminaux. Seul un personnage romanesque de haute volée pourrait se prévaloir de n'avoir rien goûté, pas de danger qu'on en trouve la plus petite trace dans l'autofiction dominante. Tu as consommé à peu près comme les autres et tu n'as donc même pas ce relief-là. Ta peur de procréer est beaucoup plus instructive. Être père te posait un problème insoluble, mais de qui craignais-tu être le père ? Sûrement d'un enfant modèle, un peu fragile et affecté, se cachant dans le cocon familial pour concevoir l'extérieur comme une immense fiction où il pourrait articuler ses histoires. Peut-être le père d'un adolescent soudain porté par un mécanisme de défense outrancier, ultra violent pour le coup, vengeur avec motif hérité ? La vengeance est le secret qui se garde le mieux mais aussi qui se transmet le mieux. Le secret. C'est ce qui a échoué dans votre histoire à toi et à Sylvain : l'incommunicabilité totale de vos actes. Comment lui s'en est tiré ? Je l'ignore.

Le primate qui, au début du film, s'est mis à frapper le sol avec un fémur de tapir puis les tapirs avec ce même fémur, puis des congénères lui disputant un point d'eau, n'est pas devenu soudain plus habile mais simplement plus dépendant de son arme. L'une des propositions les plus manifestes du film n'est-elle pas celle consistant à nous dire que le progrès humain consiste précisément à se passer d'armes ? L'os massue se transforme en satellite de télécommunication et pas la moindre trace d'un arsenal dans aucun vaisseau, pas de pistolet accroché à la ceinture, encore un comble dans un film de SF. Seule l'intelligence peut alors redevenir arme, celle de HAL, ordinateur chaotique, nuisible faute de sentiments. Il suffira de le déconnecter d'un simple petit tour de clef pour voir un nouvel interlocuteur apparaître sur une image vidéo dans un recoin du data center où Dave Bowman vient d'accomplir sa vengeance cybernétique, la toute nouvelle voix d'un chef expliquant les raisons secrètes d'une mission qui devait rester secrète. Dave et ses coéquipiers volaient à bord d'un vaisseau au profil de spermatozoïde pour accomplir une mission dont seule une voix humaine cachée dans un poste de télévision pouvait leur donner la teneur. On comprend que HAL en ait conçu quelque jalousie.

Et puis, on est d'abord jaloux d'une voix, celle de l'être aimé par exemple, détachée de son objet, de toi. Je ne peux pas imaginer que ta libido très spéciale t'ait aussi privé du savoureux sentiment de la jalousie. Souffrir secrètement, dignement, reste le plus doux délice de l'orgueil. Dis-moi si je me trompe mais tu as quand même été amoureux, non ? L'intérêt de tes râteaux à répétition, le seul intérêt à mes yeux, était d'engendrer à chaque fois une manière d'amour platonique, un amour idéalisé et parfaitement libre, donc un amour de soi. Allons-y sur le romanesque. Je te suis puisque je te parle. Tu peux compter sur moi et ma fidélité. Je suis la voix de ta sagesse, je t'ai livré tous les paramètres, ton programme est prêt à s'accomplir, accomplis-le, deviens l'adulte qui sommeillait en toi, lâche ce putain de jouet.

Daniel ?
Tu m'entends ?
Qu'est-ce qui ne va pas ?

Monsieur ?
Il a pas l'air d'aller.
Apportez-lui une chaise.
Il y en a une derrière la cloison, là.

Vous le tenez Natacha ?
Attendez, on va vous aider.
Monsieur ?
Vous voulez un verre d'eau ?

C'est qui ?
Écoute, je crois que c'est le curateur de l'expo.
Comment il va ?
Il s'est évanoui.

On appelle un médecin ?
Alors, attendez, parce que je m'y connais un peu : il s'est juste endormi.
Quoi ?
Regardez vous-même, ce type dort.

Il a trop bu ?
Non, j'étais à côté de lui, il n'a bu qu'un verre.
Il s'est empiffré de parts de gâteau mais n'a bu qu'un seul verre.
C'est le cake qui n'était pas bon ?

Vous en avez mangé, vous ?
Non. Il en reste ?
Eh, les gars, c'est un gâteau au shit.
Tu déconnes ?

Goûte.
Alors, vous mettez un gâteau au shit sur les tables, vous ?
Je ne comprends pas. C'est pas moi.
Il en a mangé beaucoup ?

Deux.
Hein ?
Il était en train de nous parler de Kubrick.
On commence la présentation ou on l'attend ?

Eh.
Mais qu'est-ce que tu fous ?
Réveille-toi.
On n'a pas abordé la huitième raison, la plus importante.

Allez, relève-toi. On a encore un truc à dire, si tu lâches l'affaire maintenant, on foire. Vraiment trop con, on tenait le bon rythme, tu n'as pas levé le pied une seule fois, franchement, c'était beau à voir, moi réfléchir et toi parler à cette vitesse-là, chapeau, on est fort. Regarde-les, ils trouvaient manifestement beaucoup plus funky tes hypothèses gratuites sur notre chef-d'œuvre que ce soudain numéro de cascadeur. Si ton idée était de placer un coup de théâtre avant la huitième raison, il fallait me le dire, y compris si c'était un plan drague, parce que s'avachir dans les bras de Natacha n'est pas donné à n'importe qui. Déjà, il eut été préférable que j'en sache quelque chose histoire de synchroniser, je ne sais pas, peut-être avec l'évanouissement de Dave dans sa capsule. Là, tu nous mets tous dans l'embarras et tes acolytes risquent d'oublier ce que tu leur as dit. Écoute-les : Bipin fait l'article sur la pâtisserie bengalie, Natacha un cours sur le secourisme, tandis que Julia et Slavoj parlent de ton cas en cuisine avec des bras qui se lèvent et des doigts tendus. La situation n'est plus du tout à notre avantage, nous devrons vite reprendre la main quand tu te relèveras. J'avance un peu en attendant.

En 1957, quand les gosses découvrent que les Soviétiques viennent de mettre le premier satellite de l'histoire en orbite, Spoutnik, l'avènement d'une ère nouvelle semble se présenter sous leurs yeux et pas du tout celle qu'on imagine. La conquête spatiale et le progrès, d'accord, mais d'autres mutations plus fondamentales se profilaient déjà. La première d'entre elles est que le devenir adulte du gosse est encore un gosse et toute une population jeune aspire à le rester, si on en croit les spécialistes qui font résonner le curieux terme de *néoténie* dans leurs thèses. Qui dit rester jeune, très jeune, disons impubère, dit : satelliser la sexualité. Les fusées aux formes phalliques restent au sol ou naviguent dans l'atmosphère voire dans la stratosphère mais l'orbite est réservée à un tout nouvel objet, une boule prolongée de longues antennes filiformes faisant office de queues, incontestablement un spermatozoïde métallique. Tandis que l'image suggestive de Spoutnik 1 fait le tour du monde et que son bip-bip réveille les premières jalousies occidentales, des gamins nourris de comics fantastiques, du *Rocket 88* de Jackie Brenston & Ike Turner, brouillon rock'n'roll, puis de l'épure balancée par les *Comets* de Bill Haley, comprennent eux que l'ère d'une sexualité en orbite a commencé.

La postsexualité s'est définitivement installée avec les déhanchements érotiques sans partenaire de Presley pour ne jamais faiblir ensuite. La techno que tu écoutes encore au casque, issue du sol désindustrialisé de Detroit, a glacé les dancefloors, puis les multiples variantes dubstep ont ensuite accompagné le sex on line. L'énorme pipeau de notre époque, le complot numéro un, humiliant au passage tous les complotistes de comptoir, est d'avoir tranquillement affirmé que la sexualité allait se débrider au rythme des guitares amplifiées et des beatbox. Tu m'entends, ou je parle dans le vide ? Ce que je raconte va assez dans ton sens, tu devrais écouter. Donc, le prépubère qui dure, qui dure et qui dure a calmé le dogme du tout sexuel et peut-être ringardisé la libido et tous ces trucs. Les jukebox, la conquête spatiale et la science-fiction ont fait le boulot, la guerre froide faisant le reste. Pas étonnant que ce soit la jeunesse qui ait encore montré l'exemple, les mouflets savent toujours vers quoi on va même s'ils ne savent pas pourquoi.

Voilà, il suffisait de le dire, tu peux te détendre, ton camp est celui des gagnants, en un sens, c'est ton deuxième pari gagnant. Les french kisses sur la plage et la fessée en bonus t'ont préparé à une postsexualité contrariée avant les autres et c'est là le principal. Lâcher ce flingue ne va pas te transformer soudainement en étalon arrosant la banlieue

parisienne de poupons aux nez épais, le changement ne risque pas d'être aussi radical. Et puis, l'agressivité ne t'a encore rien apporté de bon, alors que la sensualité si, un peu quand même, quelle connerie de te soumettre une nouvelle fois à tes penchants violents. Je ne te demande pas de te présenter spontanément à la police puisque c'est beaucoup trop tard mais au moins de parler à tes proches ou à des inconnus de tes braquages de l'époque, de tester la réaction des gens, même si personne ne te demandait rien. Profites-en pour améliorer ta sociabilité, dans les discussions surtout, ne traque pas l'offense, détends-toi. Sois adulte, fier de l'être, retrouve le goût d'écouter puis de raconter, comme nous sommes en train de le faire. Je ne te demande pas de fonder un foyer, rien n'est obligé, mais donne-toi la possibilité de le faire. Tiens pour garanti que la postsexualité est gagnante sans vouloir absolument y contribuer par des déclarations fumeuses et des comportements irrationnels.

Tu en profiteras pour ranger soigneusement ton film dans un tiroir tant qu'on y est, ne te force pas à une deux-cent-vingt-neuvième vue puisqu'on a dit que 2001 est une fois pour toutes inégalable, il ne nous reste plus rien à prouver, laisse intacte son énigme cosmique et philosophique. Notre chef-d'œuvre doit t'émouvoir, pas te faire tituber dans la rue, il doit t'émerveiller mais ne plus te figer dans ce trouble de la mémoire. Nous l'avons suffisamment défendu, il peut se défendre tout seul. Tu m'écoutes ? Quand tu te réveilleras, je te propose de dire la chose suivante : Oh, les amis, excusez-moi, j'espère que vous n'avez pas eu peur, mais là, vous voyez, j'ai eu un vertige, un énorme vertige, quand j'ai revu l'image du film qui m'a marquée à un point, vous n'imaginez pas, je l'ai vue là comme je vous vois, valser devant mes yeux, comme la première fois où je l'ai vue sur l'écran, ce n'est qu'un détail, mais il me semble avoir déjà vacillé sur mes bases à l'époque, il a trait à la station orbitale qui accueille le docteur Heywood R. Floyd, vous savez, la roue, la double roue, elle est inachevée, il y a des endroits où elle semble encore en construction, un raccord tubulaire vide qui complète la roue et qui devrait pourtant être plein comme le reste, exactement comme nos stations orbitales contemporaines s'augmentant de nouveaux modules au fur et à mesure des nouvelles missions, personne n'a relevé ce détail, regardez la jaquette du film, celle avec le vaisseau bondissant de la station, regardez les bras de la roue, là, derrière dans l'ombre, la partie tubulaire évidée, on la voit, le dessinateur avait visiblement toute latitude pour délirer, mais non, il a tenu à montrer la petite zone transformable, à l'arrière-plan, dans la pénombre. Tu leur montreras sur ton mobile car j'imagine que tu n'as pas apporté la jaquette au vernissage. Vous voyez, là, regardez !

C'est vrai, encore une fois bien vu, je la vois aussi. Montrer ce qui reste à faire, très belle idée, en effet. Kubrick n'a pas lésiné sur les détails ni n'a manqué d'adresser d'insurmontables défis à ses suiveurs parce que ceux qui ont montré des immeubles en travaux dans leur film de science-fiction sont rares. Tous les chantiers entrevus à l'écran ont consisté à construire un vaisseau ou le retaper, à installer une base ou un camp, aucun n'a concerné la ville, par exemple. Tu leur demanderas de citer un seul film où s'aperçoit un échafaudage, une barrière de chantier voire un carrefour en voie d'achèvement. C'est curieux comme la cité SF donne la sensation d'avoir été inaugurée la veille. Des ruines, des villes abandonnées et des vaisseaux échoués, là oui, il y en a des tonnes, mais une ville qui ressemblerait à Paris avec tous ces travaux à chaque coin de rue, qui ne disent rien de spécial, qui n'ont rien à dire du reste, qui ne changent pas radicalement la ville dans son ensemble mais l'améliorent, en tout cas les habitants l'espèrent. Oui, vraiment curieuse cette science-fiction incapable de nous montrer ce qui reste à faire. C'est un peu l'impression générale de 2001, remarque, on n'y voit quand même pas un hommage appuyé au temporaire, à l'inachevé, au chantier.

Toi, il t'en reste un de chantier, tu te souviens ? Dépiaute ton Beretta, sépare les pièces pour voir dans quel ordre tu vas les usiner, commence par le fût, la partie la plus difficile, coince ton canon dans l'étau avec deux cales de bois en renfort, puis scie,

découpe une première rondelle, patiemment, il y a des heures de boulot. À propos, les balles, où sont les balles ? Dis, tu n'es pas allé dans une armurerie t'en acheter ? Réponds. Il faut des pièces d'identité pour acheter du 9 mm, t'as fait comment ? Et puis, tu n'as pas dit s'il y avait des munitions avec le flingue que t'a refilé Solène. Tu t'es entraîné avec quoi à l'époque ? T'as rien commandé en ligne, quand même, eh, réponds, réveille-toi. Bon, tu me donneras les boîtes, je vais trouver une solution. On a du travail devant nous. La gâchette, lime-la, qu'elle soit méconnaissable, en trois ou quatre, la crosse, colore-la avec de la peinture, puis au marteau, des petits éclats de couleur, le chargeur, à l'étau, pareil. Prends ton temps mais fais-le.

hash
blockchain
space operating
Coralie, écoute-moi

Vous avez l'air d'aller mieux.
Tenez, buvez un verre d'eau.
Vous êtes ?

Merci.
Je suis l'organisateur.

Texte relu par Emmanuelle Pireyre
Remerciements à David Guez

EDITIONS MYOWNDOCUMENTA